IMAGES

RÉFUGIÉS SUR UNE BROUETTE

30 mills.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

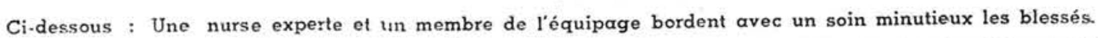




TRANSPORT DE BLESSES

Jour et nuit, des avions C-54 Skymaster, spécialement aménagés pour transporter dix-huit soldats blessés, traversent l'Atlantique et les ramènent en Amérique. Depuis le jour J, plus de 10.000 militaires ont ainsi été conduits d'Angleterre jusqu'aux Etats-Unis. Tout d'abord plusieurs d'entre eux avaient été évacués du Continent et conduits vers des hôpitaux du Royaume-Uni, puis dirigés vers une base aérienne jusqu'à ce qu'ils pussent supporter le voyage pour l'Amérique. Là, des hôpitaux situés près des aérodromes les hébergent pour un jour ou deux et, finalement, ils sont transportés vers un des 60 hôpitaux de l'armée américaine, le plus près de leur demeure habituelle.

L'équipage d'un C-54 est composé d'un pilote, d'un aide-pilote, d'un navigateur, d'un opérateur de radio, d'une nurse, d'un technicien médical. Parfois, si un cas est sérieux, on adjoint à l'équipage un chirurgien expert. Au cours du voyage qui dure 24 heures, l'avion fait escale une seule fois pour changer l'équipage, remplir les réservoirs d'essence et nourrir les blessés. Ci-dessus : L'intérieur d'un C-54 Skymaster destiné au transport des blessés américains. Chaque appareil peut contenir 18 passagers.



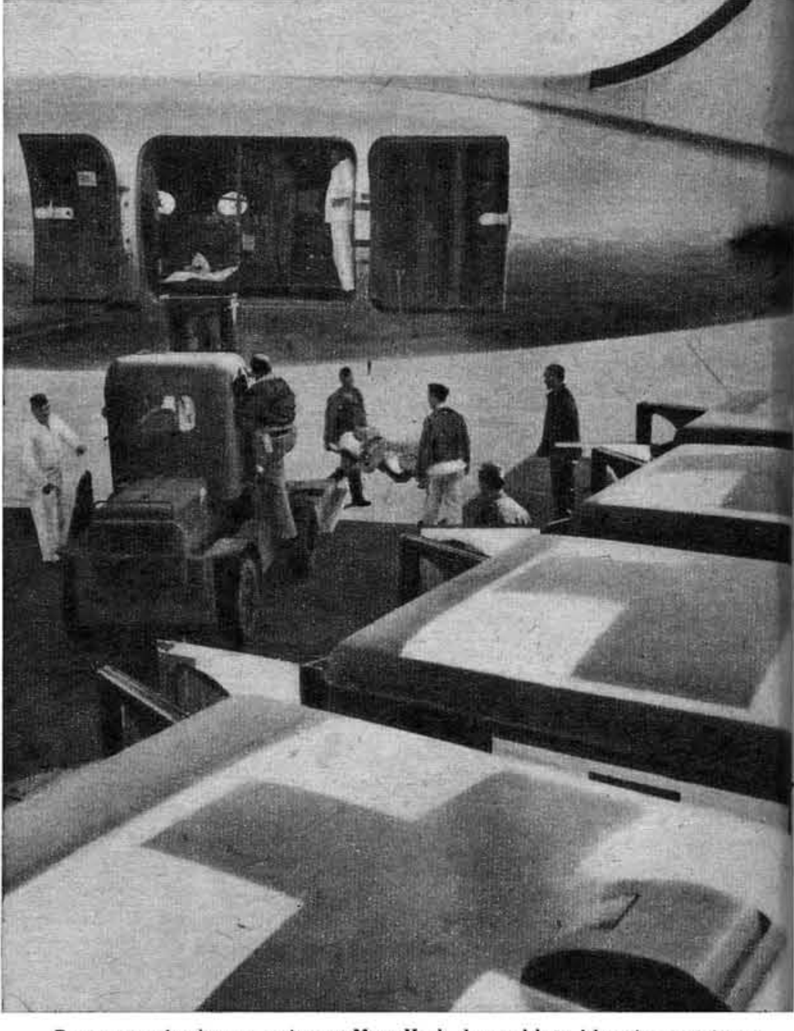
Ci-dessous : Une nurse experte et un membre de l'équipage bordent avec un soin minutieux les blessés.





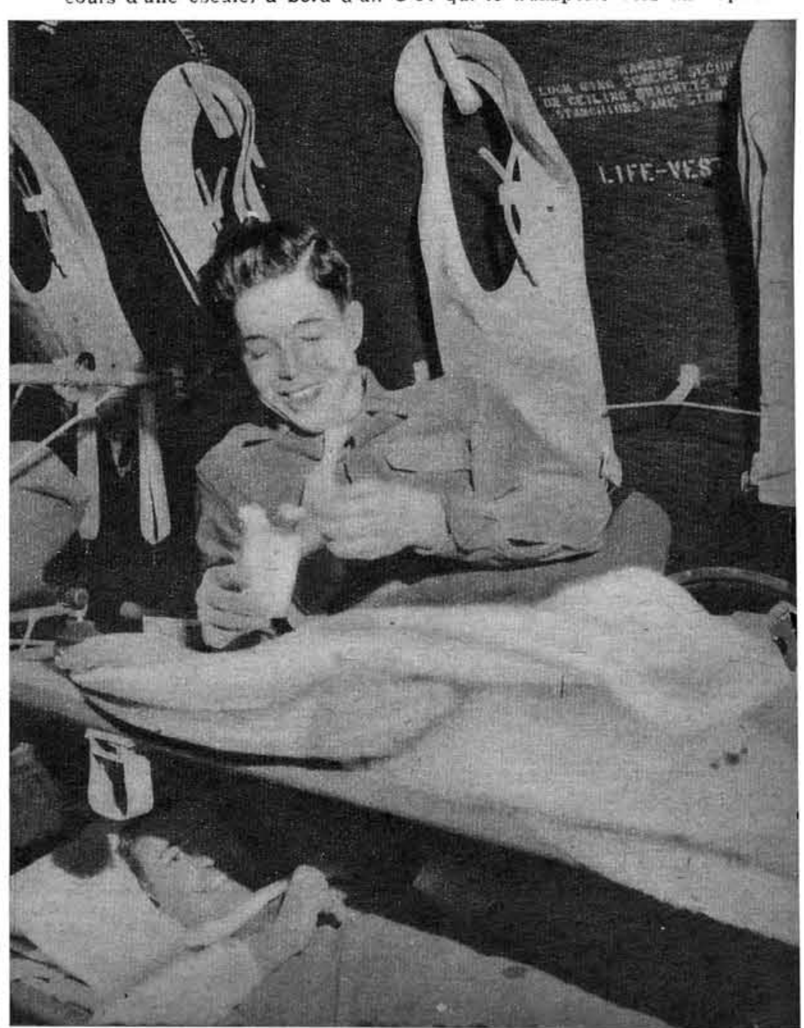


Des soldats américains blessés attendent, dans une base transatlantique du Royaume-Uni, d'être transportés par avion vers l'Amérique.



Dans un aérodrome, près de New-York, les soldats blessés sont transportés de l'avion vers des ambulances qui les conduiront à l'hôpital.

Ci-dessous : Un soldat fait grand honneur à l'« ice cream » servi, au cours d'une escale, à bord d'un C-54 qui le transporte vers un hôpital.



★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

« **A**u fur et à mesure que le jour de la victoire contre nos ennemis se rapproche, a dit M. Roosevelt dans son dernier message au Congrès, les divergences entre les vainqueurs deviennent inévitablement plus apparentes... »

C'est, en effet, grâce aux succès militaires remportés au cours de l'année écoulée que les vues des Alliés ont pu se traduire par des actes. Et ces actes ont révélé au public que les trois grandes Puissances alliées n'avaient pas toujours une conception identique de la solution à donner aux problèmes d'après-guerre.

De même, c'est l'approche de la victoire qui a mis les Alliés devant la nécessité de songer à l'organisme international qui doit remplacer la S.D.N. Les conversations de Dumbarton Oaks ont permis aux délégués d'échanger les vues de leurs gouvernements respectifs, mais elles se heurtèrent à des écueils sur certaines questions importantes.

Aujourd'hui, ces difficultés inévitables sont perceptibles à travers les informations, les commentaires des journaux et même les déclarations des hommes d'Etat. N'a-t-on pas vu, à l'occasion du cas Sforza, le ministre américain des Affaires Etrangères donner une définition de sa politique, qui va jusqu'à un certain point à l'encontre de l'attitude officielle britannique ? Et les relations russo-polonaises n'ont-elles pas soulevé un véritable orage dans les milieux américains ?

O

Lorsqu'on en vient à analyser les divergences qui opposent la Grande-Bretagne à l'U.R.S.S., on constate immédiatement qu'elles sont peu nombreuses. Une conception à peu près identique gouverne leur politique extérieure, conception imbue de réalisme et de sens pratique. Les deux puissances ont cruellement souffert de cette guerre, et l'une comme l'autre entendent occuper le plus tôt possible des positions qui faciliteraient leur tâche à l'avenir et éviteraient la répétition du drame actuel.

Aussi, ont-elles réglé entre elles une partie de leurs problèmes communs sans se soucier outre mesure d'idéologie pure. Cela amena la situation paradoxale à laquelle on assista en Grèce : la Grande-Bretagne réprimait par les armes la révolte d'éléments de gauche qui comprennent les communistes, et la Russie assistait avec indifférence à la défaite de ceux qui lui sont idéologiquement favorables.

En Yougoslavie, le maréchal Tito rallia autour de lui une partie importante de la population et fut jugé satisfaisant par les deux grandes puissances.

Sur la question polonaise, les Britanniques ont déjà donné gain de cause à la thèse soutenue par les Soviets. Personne n'oubliera les efforts déployés par Churchill pour éviter l'impasse actuelle et la rivalité de deux gouvernements dont l'un continue à être reconnu par le Downing Street, alors que l'autre trouve un appui véritable au Kremlin. De ce côté, les relations anglo-russes ne risquent pas, bien entendu, d'être sérieusement compromises.

Dans chacun de ces cas révélateurs, les deux Puissances ont adopté une politique résolue. Leur sécurité ou leur avenir étant en jeu, elles ne se sont pas laissées guider par les seules considérations supérieures édictées par la Charte de l'Atlantique.

O

Le peuple américain a manifesté une tendance dans le sens contraire. Pour lui, les grandes lignes de la Charte de l'Atlantique ne sauraient être ignorées. On critiqua amèrement de l'autre côté de l'Atlantique la course des puissances vers les positions devant assurer leur avenir dans l'après-guerre.

Ces critiques étaient dirigées au début à l'encontre des Russes. Récemment, elles furent également adressées à la Grande-Bretagne, au point que le commentateur Raymond Gram Swing parla de la « baisse à un degré sans précédent de l'amitié anglo-américaine en ce moment ». Il alla même jusqu'à dire que le moral des Américains n'a jamais été aussi bas pendant cette guerre.

Cet état d'esprit enregistré aux Etats-Unis est dû en partie à la réaction provoquée par la situation militaire. En août dernier, les Américains se préparaient à fêter la victoire, mais celle-ci a été retardée.

Les autres motifs invoqués par le commentateur américain sont : le conflit en Grèce, les tractations prolongées au sujet de la Pologne et « la brusque apparition de la faiblesse et du manque d'unité en Chine ». Cependant, il n'est nullement alarmé par les perspectives d'avenir et conclut en disant que, quoique les Anglo-Américains traversent une crise sérieuse de la guerre, il est préférable de la voir éclater pendant le conflit, que de taire ces divergences, ce qui a pour effet de décevoir les intéressés et le monde avec eux à la fin des hostilités.

O

D'après Wickham Steed, on ne doit pas dissocier les malaises actuels d'une vérité fondamentale, à savoir que « pour diverses raisons, y compris la distance, les Américains ont tendance à considérer l'Europe comme un continent incurable, aux querelles constantes et dont il serait bon de s'éloigner. Plus les difficultés européennes apparaissent au grand jour, et plus cette tendance ira probablement en s'amplifiant ».

Cette méfiance à l'égard de l'Europe est profondément ancrée dans les esprits américains. Ayant survécu à l'isolationisme qui reçut le coup de grâce à Pearl Harbour, elle se trouve alimentée par les manifestations de la politique poursuivie par les Russes et les Britanniques — qualifiée de « politique de la force », ayant pour objet d'établir des « zones d'influence ». Pour les Américains, cela signifie un fâcheux retour aux erreurs du passé, et l'oubli des nobles résolutions auxquelles les Nations Unies ont adhéré.

Comment prêteraient-ils leur concours à l'établissement d'un ordre européen où la force primerait le droit, où les peuples n'auraient pas la liberté de disposer d'eux-mêmes, et où les grandes nations réaliseraient leurs projets d'expansion au détriment des petites ?

Les Britanniques relèvent à ce sujet que la force ne détermine pas l'action politique, mais elle en constitue l'appoint indispensable. Ils font valoir que l'expérience de la période entre les deux guerres devrait suffire à tout jamais pour proclamer la stérilité et le danger d'idéaux qui ne sont pas appuyés sur la force de ceux qui les proclament.

Quant à la controverse au sujet des zones d'influence, elle ne constituerait du point de vue anglais qu'une répétition de celle relative à la « politique de la force ». « Aujourd'hui, écrit le « Times », chaque grande puissance est tenue de fixer les limites au delà desquelles elle ne peut ni ne doit faire usage de sa force armée. De même, elle doit établir les limites à l'intérieur desquelles elle ne peut admettre l'intervention active de n'importe quelle grande puissance. L'expression « sphère d'influence » équivaut à celle de « politique de bon voisinage », appliquée à une région déterminée.

« Les grandes puissances sont et continueront à être particulièrement intéressées par les régions dont la défense est vitale pour leur sécurité. Toute politique qui négligerait cette vérité élémentaire, quels que soient les principes qu'on pourrait invoquer en sa faveur, serait construite sur du sable, étant donné que la force nécessaire pour la soutenir dans les moments de crise lui ferait défaut. »

O

M. Roosevelt a exposé, dans son message au Congrès, les grandes lignes de sa politique sur ces questions. Il a condamné la politique basée sur la force en ces termes :

« Dans le monde futur, a-t-il dit, le mauvais usage de la puissance qui est impliqué dans l'expression « politique de la force » ne doit pas être le facteur primordial des rapports entre nations. Dans le domaine international, le pouvoir doit être relié à la responsabilité ; il doit être obligé de se défendre et de se justifier dans le cadre DE L'INTERET GENERAL. L'isolationisme, l'impérialisme et la politique de la force pourront constituer des obstacles pour le maintien de la paix internationale. »

En ce qui concerne les principes de la Charte de l'Atlantique, il a dit : « Nous n'hésiterons pas à mettre notre influence en jeu — et à l'utiliser maintenant — pour assurer, DANS LA LIMITE DES POSSIBILITES HUMAINES, le respect des principes de la Charte de l'Atlantique. Nous avons le devoir avec nos alliés, et nous ne pouvons l'ignorer, d'exercer notre influence afin qu'aucune autorité provisoire ou temporaire dans les pays libérés n'empêche le libre exercice du droit du peuple de choisir son gouvernement et ses institutions. »

L'isolationisme américain appartient à une époque révolue. « Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas repousser les responsabilités politiques qui suivront fatalement la guerre... Une paix stable ne peut être assurée sans une Amérique puissante — puissante du point de vue non seulement social et économique, mais aussi militaire. »

Mais on ne saurait affirmer que cette politique sera suivie à la lettre par le gouvernement américain, puisque celui-ci ne peut conclure de traités internationaux sans l'accord des deux tiers des membres du Sénat.

La position prise par Roosevelt, et qui est d'ailleurs conforme aux tendances de l'opinion publique de son pays, constituerait, d'après certains commentateurs, « un appel au Congrès et au peuple américains, pour trouver le moyen de surmonter les difficultés qui sont devenues un handicap fatal à la sécurité américaine et à l'ordre mondial ».

O

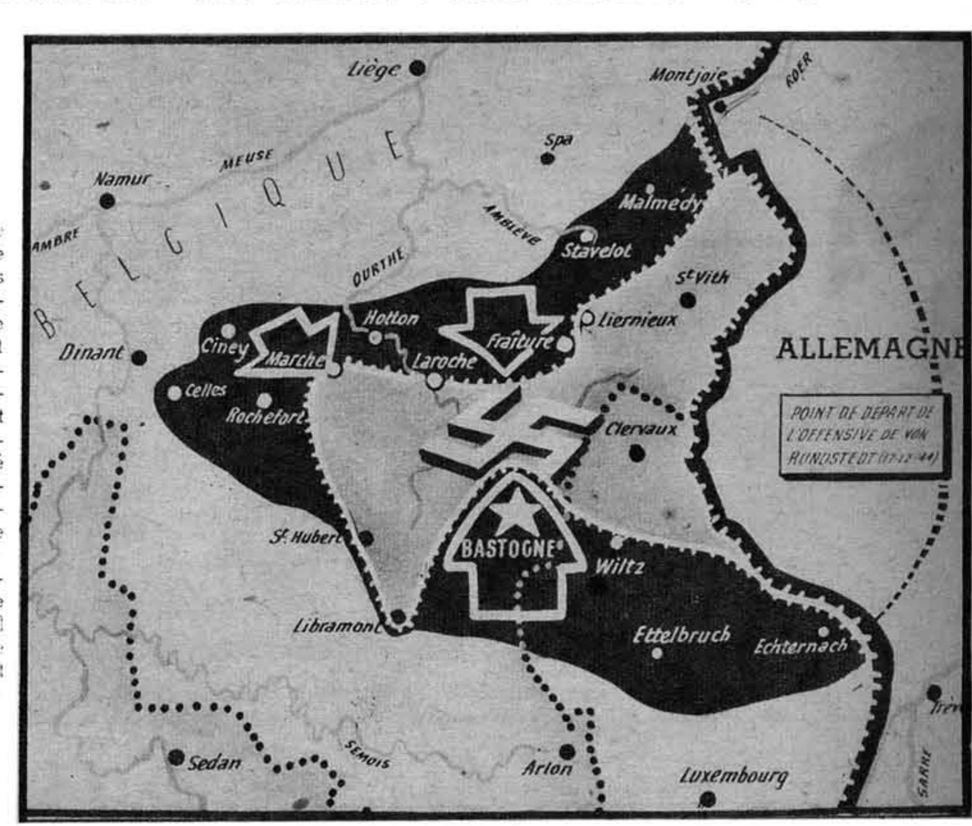
M. Roosevelt adoptera cette même attitude dans la Conférence des Trois, qui se tiendra dans un bref délai. Ses principes devront passer l'épreuve de l'application pratique aux problèmes de l'heure. A ce moment-là, on se rendra compte, sans doute, que les vues de Roosevelt, Churchill et Staline sont plus rapprochées que leurs divergences doctrinales apparentes ne le laissent supposer.

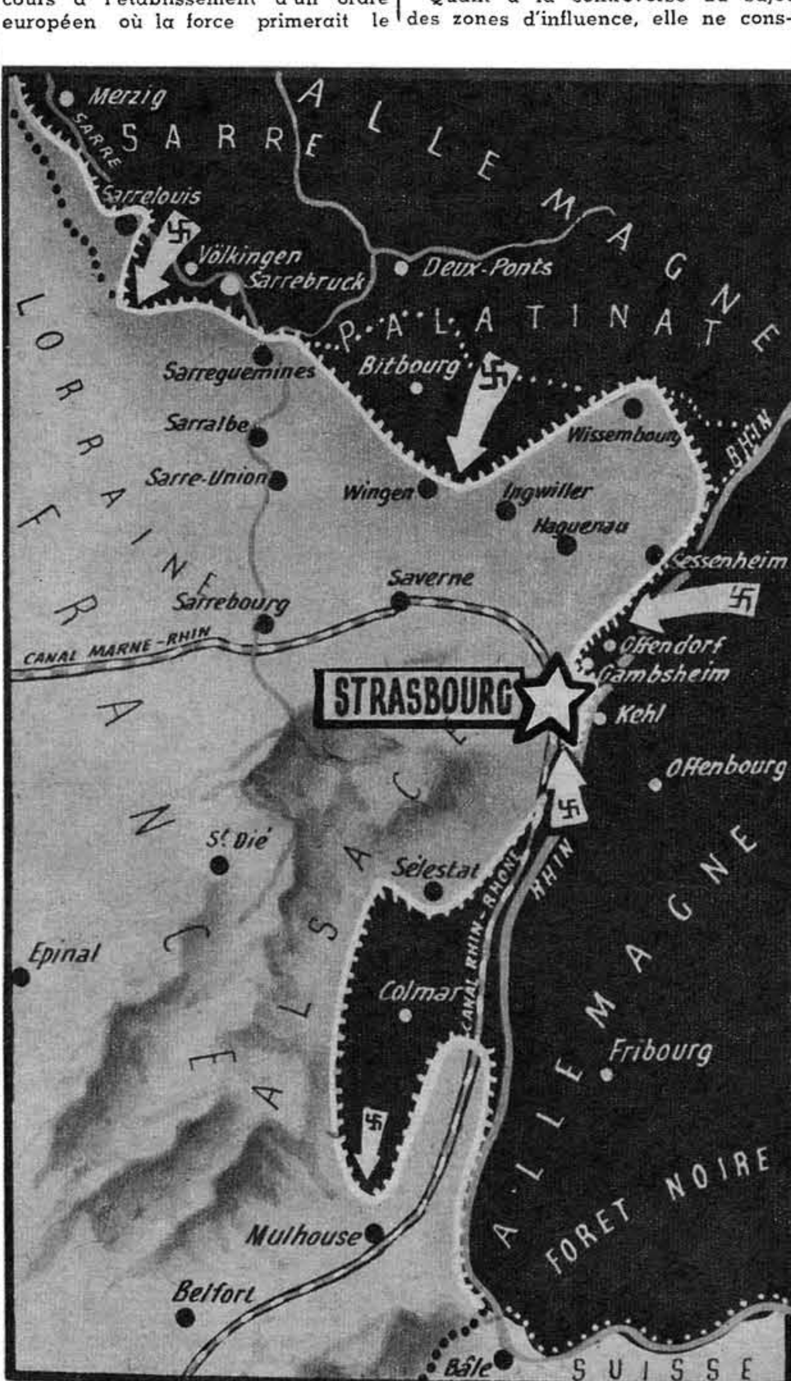
Pourvu que les belles paroles contenues dans la Charte de l'Atlantique ne perdent pas un peu plus leur sens initial.

J. A.

LE SAILLANT DES ARDENNES

Une retraite générale allemande se dessine dans l'ouest et dans le nord du saillant belge devant la poussée anglo-américaine dont les forces ont déjà occupé la jonction routière de Saint-Hubert et combattent dans Laroche. A l'extrémité sud, la Troisième Armée américaine a encore avancé dans le couloir de Bastogne. Cependant, il est encore trop tôt pour dire que le feld-maréchal von Rundstedt se retire tout à fait du saillant où la bataille fait rage.





L'OFFENSIVE EN ALSACE

Les panzers ont lancé leurs plus violentes attaques dans la vallée du Rhin au nord de Haguenau, mais la Septième Armée américaine les a contenus et dispersés. Dans la tête de pont allemande au nord de Strasbourg, les combats se poursuivent à 20 kilomètres de la ville dans la région de Gambschein, où une visibilité limitée gêne les opérations.



SUR LE FRONT ORIENTAL

L'Armée Rouge poursuit son offensive en Hongrie en dépit des efforts du haut commandement allemand pour dégager la garnison de Budapest dont le tiers de la ville est déjà occupé. Si l'ennemi ne réussit pas à atteindre son objectif, la bataille se portera aussitôt aux abords de la frontière autrichienne.

NOTRE COUVERTURE

RÉFUGIÉS SUR UNE BROUETTE

Tandis que la Deuxième Armée britannique a libéré la ville de Blerick, dans les environs de Venlo (Hollande), deux jeunes réfugiés, installés sur une brouette, attendent d'être évacués. Pour l'instant, ils se consolent en grignotant d'appétissants biscuits.



Devant une nombreuse assistance, le ministre d'Etat Edward Stettinius (cheveux blancs, au centre) demande au Comité des Affaires Etrangères du Sénat de confirmer six nominations.

ETATS-UNIS 1945

La participation politique et économique des États-Unis au monde de demain semble assurée par des déclarations officielles et par l'importante Charte Universelle des Droits de l'Homme en préparation.

La politique étrangère des Etats-Unis entre les deux grandes guerres — et, à vrai dire, depuis la guerre de l'Indépendance — avait constamment visé à éviter les engagements, à fuir les alliances aux implications imprévisibles.

Cette attitude n'est point surprenante. Séparés de l'Asie par l'océan Pacifique, et de l'Europe par l'océan Atlantique, les Etats-Unis étaient pratiquement à l'abri de toute agression à partir de l'Ouest et de l'Est. Sur le continent américain, ils étaient la puissance tutélaire et dominante, ils craignaient si peu leurs voisins immédiats que leurs frontières avec le Canada et le Mexique sont les moins stratégiques du monde. Quant aux Etats d'Amérique du Sud, ils les traitaient, déformant quelque peu la pensée originaire de Monroë, en jeunes neveux turbulents, qu'il fallait protéger contre les convoitises européennes, et quelquefois punir, mais sans aller jusqu'à les occuper ou les absorber. (Cette politique quelque peu protectrice a fait place, depuis un certain temps, à la politique plus égalitaire de « bon voisinage ».)

Les Américains pouvaient donc s'occuper de compléter la « conquête » de leurs provinces désertiques de l'ouest, et d'ajouter de nouvelles étoiles à leur drapeau, sans trop s'occuper d'un continent européen aux révolutions et aux guerres continuelles, dont ils apercevaient d'ailleurs difficilement les causes.

●

Bien que dictée, semble-t-il, par l'ordre naturel des choses, cette attitude n'a cependant jamais été complètement acceptée par les Etats-Unis. Car, depuis le jour où les premiers pionniers débarquèrent du « Mayflower », les meilleurs parmi les Américains ont constamment été guidés par un sens de mission.

Ce sont les missionnaires de la Démocratie. Leur foi a été exprimée en termes mémorables par les Lincoln, les Jefferson, les Washington.

Et cette foi n'est pas seulement valable pour les Etats-Unis ; elle est valable pour le monde entier. Aux yeux des pionniers, les Américains sont la preuve vivante que, selon les termes de Lincoln, une nation « conçue dans la liberté et vouée à la proposition que tous les hommes sont créés égaux » peut survivre.

●

Le caractère souvent hésitant et les renversements déconcertants de la politique étrangère des Etats-Unis sont dus à cette contradiction profonde entre le désir, apparemment réalisable, de ne pas être impliqués dans d'obscurs conflits européens et la responsabilité dont ils se sentent investis de protéger le droit contre la force, la démocratie contre l'impérialisme.

De 1917 à 1941, ces hésitations et ces renversements ont été particulièrement remarquables.

●

En 1917, Wilson réussit à entraîner les Etats-Unis dans la guerre contre l'Allemagne.

L'idéalisme dynamique du président Wilson fut responsable des aspects les plus généreux et les plus constructifs du Traité de Paix. Les effets en furent malheureusement contrecarrés par le refus du Sénat américain de ratifier le traité et de permettre aux Etats-Unis de participer à la S.D.N.

De cela on peut accuser la Constitution américaine qui exige l'approbation de tout traité étranger par les deux tiers au moins des sénateurs présents. Mais il est certain aussi que les Américains avaient le sentiment, sans doute injustifié, d'avoir été dupés, de s'être battus pour des intérêts particuliers alors qu'ils croyaient se battre pour un idéal, le sentiment surtout que leurs enfants étaient morts en vain, puisque « le monde n'avait pas été rendu sauf pour la Démocratie ».

L'après-guerre vit l'éclosion d'un isolationnisme politique et économique exacerbé.

Les manifestations principales en furent l'élévation des barrières commerciales, l'insistance sur le paiement intégral des dettes de guerre, le vote du Johnson Act interdisant les avances privées ou gouvernementales aux nations n'ayant pas réglé leurs annuités, le refus de participer aux conférences monétaires internationales, l'embargo sur les armes à destination de tout pays belligérant (embargo qui fut appliqué même à l'Espagne au moment de la guerre civile), etc.

Cependant, aussi bien le grand public que les dirigeants des Etats-Unis ne demeuraient pas indifférents aux événements d'Asie et d'Europe.

Ils prirent nettement parti contre les incursions japonaises en Chine, contre la campagne italienne en Ethiopie, contre l'occupation de l'Albanie, contre la militarisation de la Rhénanie par l'Allemagne, contre l'Anschluss, contre Munich.

Leur secrétaire d'Etat convoquait les représentants des pays agresseurs, leur faisait part de l'inquiétude du gouvernement et du peuple américains, de leur intérêt à ce que la paix soit préservée. Leur Président envoyait des messages pressants aux chefs d'Etats étrangers, leur demandant de n'épargner aucun effort en vue de maintenir la paix.

En fait, les Etats-Unis étaient prêts à tout pour arrêter les agresseurs, sauf à prendre des engagements, sauf à contracter des alliances, sauf à entrer dans une guerre, à laquelle ils croyaient, en tout état de cause, pouvoir échapper.

En septembre 1939, le courant isolationniste était en grande partie renversé dans le cœur de la plupart des Américains. Ils espéraient cordialement que les Alliés vaincraient.

L'embargo sur les armes put bientôt faire place au « Cash and Carry ».

La chute de la France secoua les dernières torpeurs. Le Prêt et Bail supplanta le Cash and Carry ; 50 destroyers furent cédés à l'Angleterre ; des bases avancées furent cédées aux Etats-Unis.

Mais il fallut Pearl Harbour pour jeter définitivement la nation dans la guerre et libérer la conscience de millions d'Américains.

●

Les Américains ne recommenceront plus les erreurs du passé.

Ils se sont pleinement rendus compte d'un fait brutal : les océans et les mers ne les mettent plus à l'abri d'un agresseur ayant des visées de domination mondiale. Ils ne peuvent donc plus se permettre de limiter leurs préoccupations aux deux Amériques et se désintéresser de ce qui se passe dans la poudrière Europe et dans l'immense Asie.

Aucune minorité sénatoriale (même si l'exigence de la majorité des 2/3 est maintenue, ce qui est douteux) n'empêchera plus le gouvernement américain de participer directement au règlement des affaires internationales.

La signification des dernières élections est claire au moins sur un point : les Etats-Unis devront faire partie de la prochaine organisation de sécurité mondiale, et ils devront mettre une partie de leur armée à la disposition de cette Organisation pour faire respecter ses décisions par la force, s'il le faut.

Sur le plan économique aussi, il est certaines erreurs que les Etats-Unis ne répéteront pas.

Ils ont compris que la guerre n'est pas une entreprise commerciale ordinaire. On peut raisonnablement prévoir qu'ils ne réclameront pas aux autres Nations Unies leurs soldes débiteurs des comptes de Prêt et Bail.

Ils ont compris aussi que le monde est solidaire, et que leur prospérité dépend de la prospérité des autres nations. Ils supprimeront donc le Johnson Act afin de pouvoir prêter des capitaux aux pays dévastés. Ils y exporteront, pour aider à la reconstruction, les produits de leur industrie extraordinairement développée par la guerre. Ils abaisseront leurs barrières commerciales afin d'ouvrir leurs portes aux importations des autres pays et favoriser l'expansion du commerce mondial.

La pleine participation politique et économique des Etats-Unis au monde de demain semble donc assurée.

Est-ce à dire que le conflit latent entre les « isolationnistes » et les « missionnaires » soit définitivement réglé en faveur de ces derniers ?

Pas nécessairement. Il semblerait même qu'il soit simplement déplacé.

Maintenir les Etats-Unis à l'abri de la guerre (qui est le but des isolationnistes d'hier) exige aujourd'hui qu'ils soient vigilants à étouffer partout dans le monde les foyers de conflits possibles. Cela exige de participer à une organisation internationale, d'accepter le risque d'une guerre préventive locale en vue d'éviter le risque d'une guerre mondiale catastrophique.

Mais cela n'exige rien de plus que l'exercice de la force par ceux qui la détiennent contre les fauteurs éventuels de troubles.

Il n'est pas nécessaire pour cela d'être le champion de la Démocratie.

D'autre part, sous l'influence des anciens isolationnistes, l'action économique internationale des Etats-Unis peut n'être pas conduite dans un esprit réellement généreux, et apparaîtra alors aux yeux de l'étranger comme une nouvelle forme d'impérialisme économique et une simple lutte pour la conquête des marchés.

Cette conception « réaliste » des choses explique l'insistance exclusive de certains sur l'unité des « Trois Grands », sans considération exagérée pour les prétentions des petites nations, et sur la nécessité de sacrifier certaines vues ou certains principes pour le maintien de cette unité. Elle explique aussi partiellement le refus de s'ingérer dans les affaires intérieures des autres pays, puisque ce qui compte, c'est la Paix en soi, et non pas les idéologies.

Il est, en vérité, inutile d'ignorer le fait que, parmi les Alliés des Etats-Unis, en Europe et en Amérique, se trouvent des nations aux idéologies différentes. Les Etats-Unis n'ont évidemment pas l'intention de leur demander de modifier leur régime, et ils ne pourraient le faire sans porter atteinte à la précieuse alliance.

Mais la tendance idéaliste des Etats-Unis ne s'en manifeste pas moins, dans la mesure où elle peut le faire sans briser l'unité. Elle apparaît dans des déclarations de principes telles que celle exprimée dans la Charte de l'Atlantique ; dans des affirmations officielles que les Etats-Unis veulent un monde qui ne soit pas séparé en sphères d'influence, ni livré aux jeux de la politique de force ; elle se manifeste particulièrement dans cette préparation étonnante de la Charte Universelle des Droits de l'Homme.

Indiscutablement, la politique étrangère des Etats-Unis visera à autre chose qu'au maintien de la paix par la force.

Il n'est pas douteux que l'organisation internationale qui sera instituée assurera la paix pour une longue période d'années. La véritable victoire des idéalistes américains sera remportée si les Etats-Unis utilisent cette période de temps pour une politique étrangère vraiment généreuse. Ils peuvent aider à reconstruire matériellement et moralement le monde, à créer entre les nations des relations de confiance mutuelle, à prendre une part constructive à la solution des épineux problèmes en vue, et à utiliser, en somme, leur prestige intact pour contribuer à établir les conditions favorables au progrès de l'humanité, interrompu par trente années de guerre ouverte ou larvée.

E. BARCILON

LE BARBE-BLEUE de la rue Lesueur

Depuis longtemps, les habitants de la rue Lesueur se doutaient que quelque pratique mystérieuse se déroulait derrière les hauts murs entourant la maison portant le n° 21... Mais, en ce matin de mars 1944, la fumée noire qui se dégageait de la cheminée était beaucoup plus dense que d'habitude, et d'une telle odeur nauséabonde qu'une jeune passante ne put s'empêcher d'attirer l'attention du gardien de paix qui faisait sa ronde au coin de la rue...

On crut à un incendie et on fit appel aux pompiers... Quand ceux-ci vinrent et qu'on put enfin pénétrer à l'intérieur de la maison, toute l'assistance recula d'horreur devant le spectacle qui s'offrait : on était en présence d'un véritable charnier. Dans la cave, le policier trébucha sur un sac contenant des têtes humaines et une jambe mutilée... Un peu plus loin, on découvrit un autre sac où s'entassait un corps recroquevillé... Dans le four, chauffé à blanc, quatre cadavres féminins achevaient de se carboniser... Et dans un réduit étaient rassemblés des membres divers ainsi que trente paires de souliers féminins... De plus, quand on fouilla minutieusement la cour, on put déterrer, sous une épaisse couche de chaux qui commençait déjà à les ronger, des crânes, des bras, des jambes, des tas d'ossements divers appartenant à des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. La seule personne que l'on ne réussit pas à trouver fut le propriétaire de cette maison-charnier.

Mais l'enquête de la Sûreté Générale ne tarda pas à mettre un nom sur l'auteur des crimes : le Dr Maurice Petiot... Qui était-il ? Un respectable médecin de Paris qui menait avec sa femme et son fils une vie paisible dans sa maison de la rue Caumartin, derrière l'église de la Madeleine... Il avait également loué un appartement au 21 de la rue Lesueur, pour y faire, dit-il, des expériences.

Les versions les plus macabres allèrent leur train. On parla d'un Landru n° 2. Certains prétendirent que le médecin se livrait à des recherches sur la mort... en employant des êtres humains en guise de cobayes ! Le Dr Petiot se mêlait au Paris souterrain, fréquentait les milieux des drogués... Quand il réussissait à attirer dans sa « clinique » quelques-uns de ceux-ci sous prétexte de leur fournir la précieuse « came », il leur faisait des piqûres empoisonnées, puis, à travers un judas pratiqué dans le mur, il suivait de la chambre voisine les contorsions du « sujet » qui agonisait sous les éclatants faisceaux de deux puissants projecteurs... Quand ses victimes mouraient, il les disséquait, plongeait quelques membres dans la chaux vive, puis jetait les restes dans la « cuisinière » allumée en permanence.

●

Pendant de longs jours, les radios parisienne et allemande montèrent en épingle le cours de l'enquête concernant le « Barbe-Bleue de la rue Lesueur »... Toutes sortes de versions furent données aux auditeurs. Le Dr Petiot était un maniaque, une sorte de « Jekyll et Hyde », ou bien un « bourreau » au service des groupes de la résistance clandestine... Mais personne ne parvenait à mettre la main sur lui...

...Jusqu'au jour où — sept mois plus tard — un matin de novembre dernier — un agent de la police toucha l'épaule d'un homme mûr, à la barbe soigneusement dessinée, aux yeux hallucinants, alors qu'il s'apprêtait à prendre le métro

— Maurice Petiot, au nom de la loi je vous arrête !...

— Vous vous trompez, monsieur, je ne m'appelle pas Petiot, mais Henri Valéry...

On l'emmena quand même au poste de police... Il produisit ses papiers d'identité au nom de Henri Valéry, capitaine des F.F.I.

— Depuis 1940, j'ai appartenu à la Résistance, déclara-t-il avec fermeté... Et, en ma qualité d'officier des Forces Françaises de l'Intérieur, j'ai abattu un grand nombre d'Allemands... Je n'ai rien à me reprocher...

Mais la jactance du Dr Petiot ne parvint pas à convaincre la police française qui constata que ses victimes — évaluées entre 20 et 100 — découvertes dans la sinistre maison étaient toutes des Juifs à qui Petiot avait fait miroiter l'espoir d'une évasion de la France occupée... De plus, les matériaux utilisés par le criminel pour perpétrer ses crimes et en effacer ensuite la trace — tels que le charbon, le pétrole et la chaux — était tous difficilement obtenables — sauf des autorités nazies...

Le « Barbe-Bleue » n'est donc qu'un vulgaire « gestapache », qui doit être sévèrement jugé...

Son procès se poursuit actuellement à Paris...

NEIGE EN ITALIE

Les abondantes chutes de neige qui se sont abattues récemment en Italie ont quelque peu paralysé les mouvements de la Cinquième Armée. Ces deux photos illustrent la façon dont les véhicules ont peine à se mouvoir dans un petit village voisin du front, où les combats se poursuivent cependant avec acharnement sur les flancs des Apennins.



La neige ajoute aux difficultés de la circulation dans un village du front italien.



Une vue du village de Castel del Rion recouvert entièrement d'un épais manteau de neige.

LE CHANT DE VERLAINE

par le professeur LÉON GUICHARD

On a commémoré, en l'année 1944, le centième anniversaire de la naissance de Paul Verlaine. Celui qui, vers 890, connut l'admiration des jeunes, et la oire, garde des fervents en grand nomre, et des lecteurs.

Sans doute, il s'est entretenu, autour de personne du poète, autour de l'homme tel qu'il fut », une curiosité assez malaine, et qu'il est permis de juger bien vaie. On sait qu'il fut un ivrogne, un mauais mari, un vagabond, qu'il « fit », come on dit, de la prison, qu'il se convertit, ria, retomba dans la pratique de ce qu'on ppelle les vices, et connut les hôpitaux.)n se le représente assez bien sous l'aspect un faune, un peu inquiétant, au sabot fenu, à la prunelle luisante dans la brousaille des sourcils. Il est vrai. Mais peu ous importe. Ce qui nous importe, c'est chant qui sortit de la flûte de ce satyre. t c'est la qualité de ce chant que je vourais définir.

On considérerait volontiers Verlaine omme un poète tout d'abandon, naïf, ingéu, spontané, qui chante presque malgré ii, sans savoir, comme on respire. Je suis onvaincu qu'il fut au contraire un artiste arfaitement conscient de son art et de ses ioyens. Elevé dans l'admiration de ces iaîtres orfèvres qu'étaient les Parnassiens, ossédant comme eux un métier très sûr, iais infiniment plus souple et plus varié, il st habile à prendre tous les tons, avant de rouver le sien propre, et même après, uand il s'amuse à des parodies. Il saura iême être « pompier », à l'occasion. Verine est un artiste avisé, et même rusé, ii sait fort bien ce qu'il veut faire, et ce 'il fait, et qui sut dégager de lui-même poésie.

La poésie verlainienne est une poésie de nfidences et d'impressions. Héritier de inte-Beuve, poète, et de Baudelaire, il t se raconter, comme eux, « sur un ton odéré de confessional ». Et ce furent les aîches confidences du fiancé impatient, dent et confiant, puis celles de la « vierе folle », du compagnon d'Arthur Rimaud, puis celles du croyant, puis celles du



pécheur, tantôt joyeux, tantôt contrit, ses remords, ses espoirs, ses aspirations, ses repentirs, ses retours, ses promesses, ses chutes.

Ou bien, le promeneur sentimental nous suggérait ses impressions, son « paysage »: paysage gris, paysage triste. On sait que Verlaine vécut à Londres, dont il définissait ainsi le temps le plus superbe : « un coucher de soleil vu à travers un crêpe gris ». N'est-ce point là une définition de sa propre vision ? Il y a, dans le paysage verlainien, comme dans ses confidences, quelque chose de brumeux et d'équivoque, de maladif et d'ambigu, de spécieux et de voilé :

L'ombre des arbres, dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles...

L'accent verlainien, le ton verlainien, le chant verlainien, c'est en effet, le plus souvent, celui de la plainte, de la berceuse. Après la rhétorique éclatante de Hugo et de Leconte de Lisle, ces confidences plaintives, ces chansons grises « où l'indécis au précis se joint », trouvèrent aisément le chemin des cœurs. Dans les dix recueils de Verlaine, quels sont les poèmes les plus célèbres, les plus prenants, ceux que l'on retint d'emblée et qu'on plaça dans les anthologies ?

Il pleure dans mon cœur,
Comme il pleut sur la ville...
Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Bercent mon cœur
D'une langueur
Monotone...
Ecoutez la chanson bien douce...

Je parle ici, bien entendu, de la masse des lecteurs, et non des raffinés, qui se plaisent davantage aux poèmes dont le charme est moins immédiat, la technique plus subtile. Mais ce sont aussi des berceuses.

Or, d'une berceuse, il importe fort peu que l'on comprenne les paroles. C'est le chant seul qui importe, et la qualité de la voix. Ainsi dans la poésie de Verlaine. Une berceuse se chantonne, se murmure. C'est de la parole à mi-voix. Les sonorités seules comptent. Et le rythme. Sonorités étouffées. Rythme enlaçant, je veux dire qui vous prend dans des lacets imprévus. Et presque tout de suite, le chant s'éteint.

Je sais bien que l'on rencontre dans la poésie de Verlaine d'autres accents : l'exaltation lumineuse de la *Bonne chanson*, la coquetterie légèrement sensuelle et l'esprit des *Fêtes galantes*, la ferveur de *Sagesse*, et la truculence, dans certains poèmes comme ces *Chevaux de bois*, si admirablement interprétés par Debussy. Mais, d'instinct, le public retourne aux berceuses verlainiennes :

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être ?...

C'est en effet que ces berceuses ne requièrent point d'effort de la part du lecteur, qui ne demande qu'à se laisser dorloter, bercer comme un enfant.

Et cette constatation banale nous engage peut-être à formuler un bref jugement sur la poésie verlainienne. Elle fut de celles qui conquièrent, et non point de celles qui « exigent d'être conquises ». Et celle de Mallarmé la domine de haut, comme un glacier l'étang endormi sous la brume.

Dans notre prochain numéro :

RIMBAUD, SAVANT ET MORALISTE

par le professeur René Etiemble



Une pose inattendue de Verlaine au café Procope, à Paris.
(Dessin daté du 13 novembre 1894)

Réunion Electorale

La campagne électorale qui a permis à l'opinion nationale de s'exprimer librement dans toute l'Égypte, selon les principes démocratiques, s'est déroulée dans une calme atmosphère, sauf dans les quartiers populaires, où une certaine animation provoquée par des rivaux ingénieux a donné de la couleur à leur propagande.

Une énorme tente dressée près du Midan Lazogli. Dans le midan même, de grandes banderoles tendues entre les poteaux électriques invitent contradictoirement les passants à voter pour différents candidats. Une voix éraillée hurle dans un haut-parleur de dimension respectable monté sur une auto lilliputienne : « Par ici, ya bahawat. Pourquoi restez-vous dans la rue par ce froid ? Venez sous la tente d'Ahmad Mohamad... »

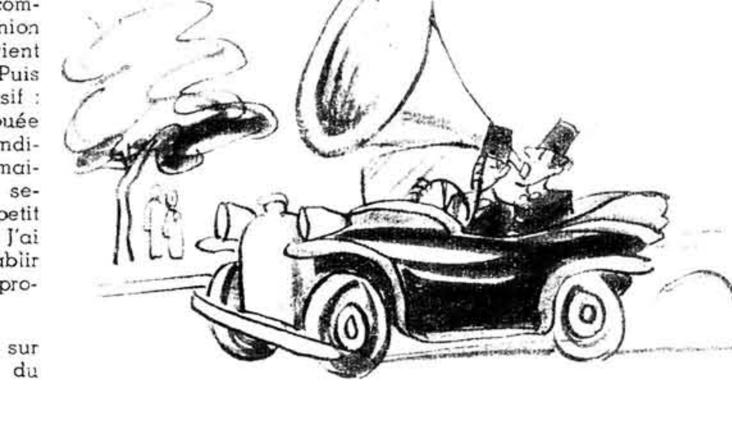
Nous nous laissons tenter.

Mais où sommes-nous ? Dans une réunion électorale ou dans une pouponnière ? Il n'y a là que des gosses : en galabieh, en pyjama, bien mis, pieds nus ou chaussés de leurs souliers du dimanche ; et toute cette marmaille fait un vacarme épouvantable, joue à cache-cache, renverse les chaises pour rendre la poursuite plus compliquée et s'accroche aux fils du microphone. Puis, un effendi à l'allure d'un maître d'école (c'en est un, en effet) vient avec un roseau : « Vous n'avez pas honte ? Est-ce que vous vous croyez au Kouttab, par hasard ? » Il réussit tant bien que mal à mettre un peu d'ordre, à faire sortir les va-nu-pieds et à faire asseoir le reste. Nous avons ensuite l'explication de cette nombreuse progéniture qui n'appartient pas toute au futur député : ce sont les élèves de certaines écoles du quartier dépendant du candidat.

Nous prenons place sur de beaux fauteuils dorés. Petit à petit la salle se remplit : petits boutiquiers, boabs, vendeurs de magasins composent en majorité cette foule. De temps à autre, le préposé au microphone dit pour l'essayer : « Allô ! allô ! Wahed, etnein, talata... » Le microphone reproduit plus ou moins fidèlement « allô, allô... talata ». Tout à coup, tout le monde sursaute : les enfants, sur un ordre péremptoire, scandent sur l'air des lampions : « Vive Ahmad Mohamad ! Vive Ahmad Mohamad ! » Un tambourin et un fifre se mettent à jouer, un danseur, les reins ceints d'une écharpe, exécute des pas rythmés. Tout le monde applaudit. A ce moment, une bande de gosses en galabiehs débouche d'une petite ruelle et hurle : « Vive Omar ! Omar ! » C'est la concurrence envoyée pour saboter la réunion. Mais deux chaouiches les dispersent rapidement. Près de nous, quelqu'un dit d'un air admiratif : « Tu as entendu la voix de ces gosses ? Comment ils se font entendre malgré la musique ! » Puis, s'adressant aux jeunes élèves : « Vous êtes des endormis... Est-ce que vous n'avez pas mangé, par hasard ? Si vous ne criez pas plus fort la prochaine fois, je vous flanque tous en retenue. »

Des placeurs bénévoles distribuent des pamphlets — j'allais écrire « des programmes ». L'un des pamphlets reproduit des phrases numérotées de un à dix. En voici quelques-unes, glanées au hasard : « Votez pour celui qui va abandonner son allocation parlementaire. » Phrase n° 3 : « Votez pour celui qui va vous aider à obtenir la gratuité pour l'éducation primaire de vos enfants. » N° 8 : « Votez pour celui qui a visité l'Europe (sic) et qui a rencontré les grands de ce monde. »

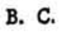
Près de nous, un effendi nous donne quelques explications sur les frais que comporte une campagne électorale : celle à laquelle nous assistons a coûté, paraît-il, 4.000 livres. « Pensez donc, nous dit-il : la location seule de cette tente, pour une réunion, revient à 50 livres ; celle du haut-parleur et du microphone, à une trentaine de livres ; ajoutez-y les frais d'impression des affiches et des pamphlets, au prix où est le papier, et vous comprendrez qu'une réunion comme celle-ci revient dans les 300 livres. » Puis il ajoute d'un air pensif : « Cette tente a été louée par les différents candidats 5 fois en une semaine... 250 livres en une semaine...» Il a un petit sifflement admiratif. « J'ai bien envie de m'établir loueur de tentes aux prochaines élections ! »



Quelqu'un monte sur l'estrade, s'approche du micro et dit : « Allô ! allô !... » (je croya[it] qu'il allait dire un, deux, trois) « Messieur[s,] n'oubliez pas de voter le lundi 8 janvie[r] 1944... » Ici, l'assemblée rectifie en chœur 1945 ! Un loustic lui crie : « Toi, tu veu[x] toujours philosopher ; laisse ce micro tranquille, il peut te mordre... » La salle s'escla[f]fe. Mais le speaker, imperturbable, recommence : « Allô ! allô ! Votez demain, le [8] janvier **1944.** » (Croyez-le ou pas, il fait [à] deux reprises le lapsus. Mais cette fois, [il] doit descendre de l'estrade sous les quolibet[s.]

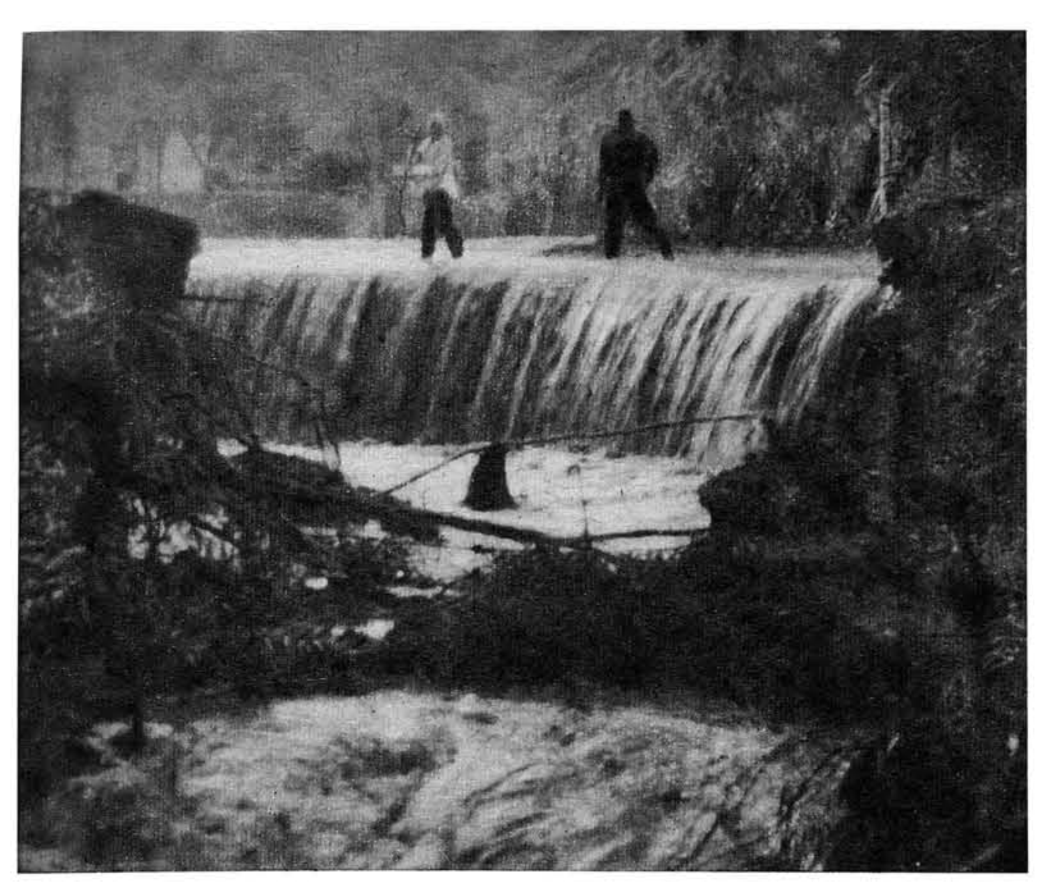
Des musiciens font leur entrée : de la musi[que] que pour adoucir les mœurs. Mais l'effend[i] complaisant, qui rêve de s'établir loueur d[e] tentes, dissipe nos illusions : ces musicien[s] sont là pour la forme, ils ne vont pas joue[r.] Alors, dépité, nous nous en allons au moment où les discours d'usage commencent.

B. C.









Ne se croirait-on pas devant de véritables chutes d'eau ? C'est le paysage qu'offrit Méadi.

CAPRICES DU CLIMAT

Pendant trois jours de suite, il a plu dru en Égypte; puis un froid vif est survenu, entrecoupé d'heures tempérées et ensoleillées. Pourquoi ces soubresauts de la température ?

Après la pluie, le beau temps, dit le dicton populaire. Il n'en reste pas moins que le mauvais temps est une énigme pour la plupart des gens. S'il fait beau, comment se fait-il que le vent se lève tout à coup, qu'il pleuve ensuite ? Et pourquoi fait-il froid au Caire tandis que le même jour une vague de chaleur pèse sur Khartoum ?

Les phénomènes de l'atmosphère ont un rôle si important dans notre vie, qu'ils ont été observés et étudiés de tout temps. Les pasteurs chaldéens, les poètes hébreux, les philosophes grecs ont cherché à les expliquer. Et le mot *météorologie*, qui est celui de la science de l'atmosphère, vient du grec et signifie précisément : discours des choses de l'air.

Marins et paysans, même de nos jours, s'en tiennent à des pronostics personnels d'une grande justesse qui, du reste, ont donné naissance à maints proverbes. Mais la science des temps modernes est plus exigeante.

— Oui, dira-t-on, mais pourquoi ces caprices de la température ? D'où viennent les vents ? Pourquoi pleut-il ?

Il ne faut pas oublier que le globe terrestre est enveloppé d'une atmosphère, c'est-à-dire d'une sphère de vapeur, qui exerce une pression variable selon sa densité. Or le rayonnement solaire, différemment distribué sur la surface de la terre, influe différemment sur la pression atmosphérique, ce qui cause des déplacements d'air qui vont combler les régions surchauffées : et c'est l'origine des vents. A l'action du soleil s'ajoute la rotation de la terre sur un axe incliné, cause des saisons. Enfin les dispositions naturelles du sol entrent encore en ligne de compte, donnant naissance à de multiples et compliqués troubles locaux.

L'air dilaté par la chaleur et devenu moins lourd n'exerce pas autant de pression que celui condensé par le froid. De sorte que l'atmosphère ayant tendance à s'équilibrer (comme les puissances européennes), lorsque deux masses d'air de pressions différentes se trouvent proches, l'air se déplace des zones à forte pression vers celles dont la pression est moindre : ces courants atmosphériques sont les vents qui peuvent être ravageurs (comme les politiques d'équilibre qui aboutissent à une guerre).

L'AVERSE DU JOUR DE L'AN

C'est ce qui s'est passé en Egypte, il y a quelques jours. Le Physical Department, chargé d'étudier les perturbations atmosphériques, a pu établir que les très fortes pluies tombées sur Le Caire doivent être attribuées à une dépression de l'air dans le désert au nord-est de la capitale et dans la région de Kéneh, ce qui suscita des vents venant de la mer Rouge et d'autres venant du Delta, ceux-ci froids et chargés de nuages qui croulèrent en pluie.

Les nuages de pluie nous sont donc venus nombreux de la Méditerranée parce qu'il a fait trop chaud dans le désert entre Le Caire et Suez où, du reste, il est tombé une quantité d'eau *jamais enregistrée jusqu'ici*. Au Caire, bien qu'il ait plu sans répit pendant trois jours, l'eau de pluie n'atteignit que 35 millimètres. Une pareille averse, inconnue pour la capitale depuis 1921, a provoqué des inondations de voies ferrées, une interruption du courant téléphonique, l'écroulement de masures et quelques embarras à la circulation. Mais c'est la banlieue de Méadi qui a le plus souffert de ce bref déluge : les villages d'El Fouli et de Basri ont été littéralement emportés par les eaux. Les torrents que déversaient les montagnes par le Wadi Digla étaient si violents, au dire d'un témoin oculaire, que les habitants des villas de béton, moins éprouvées évidemment, ont été réveillés la nuit par le grondement des eaux impétueuses. 1.500 villageois sont sans abri, leurs maisons de briques crues ayant fondu. Les dispositions ont été aussitôt prises pour leur venir en aide.

AU PHYSICAL DEPARTMENT

Nous avons été aux renseignements chez M. L.J. Sutton dont la pièce au Physical Department est tapissée de diagrammes du Service Météorologique.

— Non, nous dit-il en souriant, le climat égyptien ne s'européanise pas. *Il a tendance, au contraire, malgré ses fluctuations, à devenir plus chaud.* C'est tout à fait exceptionnellement qu'on enregistre de fortes pluies ici. Et l'averse de l'autre jour n'est pas la plus forte que nous ayons eue. Les eaux de pluie ont atteint au Caire leur niveau record en 1919 avec 43 millimètres. En 1937, à Guiza, elles ont atteint, après un très court orage, 53 mms. Marsa-Matrouh, en 1930, a enregistré le record d'Egypte avec un niveau de 99 mms d'eaux de pluie.

« Le mauvais temps du 30 décembre dernier était dû à une dépression dans la zone de Solloum, suivie d'une pluie chaude. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, une forte dépression à l'est du Caire et en Haute-Egypte a provoqué une averse froide causée par l'afflux de vents venus de la région des Balkans.

« Notez qu'il fait presque toujours froid après une forte pluie, l'air étant purifié. Ce sont des courants provenant des Balkans qui nous apportent le froid. Mais, bien souvent, les vents du sud-ouest, du désert, sont également glacés.

« Quoi qu'il en soit, il fait moins froid cette année-ci qu'on ne le pense. En 1905, la température tomba à Guiza à 4° sous zéro ; en 1942, à 3° sous zéro. Les décembres les plus froids que nous ayons eus en Egypte remontent à 1922, 1929 et 1936. »

M. Sutton ouvre un album, montre quelques photos :

— Nous avons eu aussi de la neige en Egypte. Sur la plage, à El Arish en 1920, et à Solloum en 1934. L'an dernier, en février 1943, de la neige est tombée sur la montagne de l'Attaka, à Suez. Le lendemain elle n'avait pas encore fondu, et des couches de 10 cms d'épaisseur ont résisté quelque temps dans les creux abrités du soleil.

« A Guiza, dans la nuit du 3 au 4 janvier de cette année-ci, des flaques d'eau ont gelé. Il a fait 1° sous zéro à la surface du sol. Mais déjà, à un ou deux mètres de hauteur où sont placés nos appareils, la température était de 1° au-dessus de zéro. Il faut noter qu'il fait plus froid à Guiza, la nuit, qu'en ville. »

— Quel est l'effet des irrigations et des cultures sur le climat ? Et est-il vrai que les bombardements intenses ont une répercussion sur celui-ci ? On avait attribué les rigueurs de l'hiver 1942 à la bataille d'El Alamein...

— C'est une erreur de croire que l'œuvre des hommes peut changer le climat d'un pays. Les irrigations, et peut-être bien les bombardements, influencent à peine, *et localement*, la température d'une région.

« L'Egypte a un climat méditerranéen, je dirais même sub-tropical, et rien n'indique qu'il a changé comme on le prétend. Voyez nos statistiques : la température moyenne, normale, en décembre, au Caire, est de 15°4. Or il a fait un peu plus chaud, il a fait 15°9 ce dernier décembre. Je ne crois pas à une proche période glaciaire pour la terre. En tout cas, l'Egypte, en dépit des quelques sautes de température *toujours exceptionnelles*, n'a pas plus de mauvais temps que son climat normal n'en comporte. Rassurez-en l'opinion publique défrayée par la dernière averse. »

M. J.



Des paysans dont les habitations ont été emportées par le torrent essaient de sauver des nombreux débris ce qui leur reste.

S.O.S. NAZI

Une récente dépêche nous annonçait que Hitler avait fait appel au Japon pour attaquer la Russie et diminuer ainsi la pression alliée exercée sur l'Allemagne. Voici, d'après les informations qui viennent de nous parvenir les dessous de ce S.O.S. nazi.

C'est au moment où, la France et la Belgique libérées, les armées alliées approchaient, menaçantes, de la frontière allemande que l'idée avait germé dans l'esprit de Hitler... Aussitôt, il fit parvenir à l'ambassadeur du Reich à Tokio des instructions précises... Et le 1er septembre 1944, le Dr Eugen Stahmer présentait au général Koïso, Premier Ministre du Mikado, un appel urgent pour une aide immédiate aux armées allemandes battues sur les trois fronts d'Europe... Le mémorandum communiqué au président du Conseil nippon laissait entendre à l'« allié de l'Est » que le Japon n'aurait aucune chance de pouvoir résister à l'assaut massif des armées anglo-américaines combinées, une fois l'Allemagne vaincue.

En marge de cet **avertissement**, le Troisième Reich faisait appel à quelques petits secours...

■ En tête de la liste, Hitler demandait des avions de chasse japonais pour aider sa **Luftwaffe** jusqu'à ce que celle-ci puisse « rattraper » les aviations alliées. Le haut commandement aérien avait besoin d'un grand nombre de **Zéros IV** — le plus récent, le plus rapide et le meilleur appareil de chasse que les usines nippones aient produit.

■ Ribbentrop, de son côté, demandait à l'armée de Kouan-Toung (en Mandchourie) d'attaquer immédiatement l'U.R.S.S. Le célèbre **von** des Affaires Etrangères allemandes appuyait ses demandes de « documents » prouvant que Staline se préparait à attaquer le Japon dès la capitulation de l'Allemagne.

A la première demande, le haut commandement du Soleil-Levant répondit franchement à Stahmer qu'il ne pouvait se permettre de prêter aucun avion, car le Japon était en train de réserver ses appareils pour la défense de la métropole même... Cette économie d'avions était si vitale que le haut commandement avait jugé préférable de priver de protection aérienne ses troupes des Philippines...

Quant à la seconde demande, elle ne fut pas plus exaucée... Au contraire. D'après certaines sources neutres, le haut commandement japonais aurait demandé à l'ambassadeur d'Allemagne de lui communiquer un rapport exact et détaillé — avec chiffres et documents à l'appui — sur la véritable situation militaire du Reich. Stahmer aurait répondu vaguement que Hitler lui avait assuré que, « pourvu qu'un secours étranger fût accordé à l'Allemagne pendant quatre mois, elle était sûre de gagner ! »

Le gouvernement nippon promit d'étudier le « problème »... Mais une réponse décevante ne tarda pas à parvenir à Berlin. C'était un **non** catégorique — un **non** qui détruisait d'un seul coup les espoirs de ceux qui avaient misé sur « l'arme secrète jaune » pour repousser les assauts alliés.

La déception fut grande dans les milieux berlinois, car les Nazis espéraient que les Japonais « entendraient raison et verraient enfin le danger qui les menaçait »... Certains officiels de la **Wilhelmstrasse**, un peu emportés par leurs espoirs chimériques, étaient allés jusqu'à annoncer à leur entourage que « quelque chose de grand » allait bientôt survenir qui changerait le cours général de la guerre... L'un d'eux insinua même que ce serait une « sorte de feu d'artifice en Extrême-Orient ». Hitler invita les chefs militaires et politiques nazis à un **Spezielle Lage-Besprechung** (conférence spéciale pour étudier la situation)... Puis, tout à coup, toute mention du « miracle extrême-oriental » disparut de la conversation — et même de la pensée nazie...

La fatidique réponse, le **non** jaune, venait d'arriver à Berlin.

●

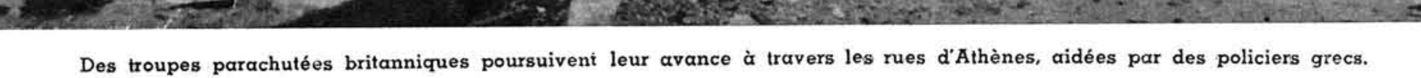
Ce ne fut pas la seule humiliation que reçut la **Wilhelmstrasse** de son allié... Certaines activités de la branche berlinoise de la « Trésorerie japonaise » furent considérées comme étant franchement inamicales pour l'Allemagne... Ces bureaux avaient reçu de Tokio des ordres, leur enjoignant de se préparer à transférer tous leurs documents, archives et personnel en Suisse...

La « Trésorerie japonaise » avait deux branches européennes, installées l'une à Paris et l'autre dans la capitale allemande. Quand les Alliés libérèrent la Ville-Lumière, ils se saisirent de documents importants et arrêtèrent tout le personnel de la « branche parisienne »... Et à la protestation de Ribbentrop qui lui déclarait que les Allemands avaient été blessés par « le manque de confiance de la part du grand Allié », l'ambassadeur nippon expliqua que la « Trésorerie » ne voulait pas risquer une nouvelle mésaventure...



La plupart des
niques, sont bu

Ci-dessous : Ce
agent le ramène

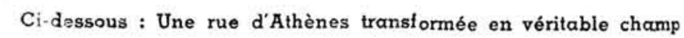


Des troupes parachutées britanniques poursuivent leur avance à travers les rues d'Athènes, aidées par des policiers grecs.

LES COMBATS DANS ATHENES

Des combats d'une certaine intensité se sont déroulés à cinquante kilomètres d'Athènes, où des colonnes mobiles britanniques refoulèrent les forces de l'ELAS le long d'une route menant vers Thèbes et capturèrent la ville. Les Britanniques se sont aussi emparés d'une certaine quantité de mitrailleuses, de munitions et d'explosifs. Les photos ci-contre montrent quelques aspects de la capitale hellénique au cours des combats qui s'y sont déroulés ces derniers jours et qui ont donné à la cité un visage lugubre.

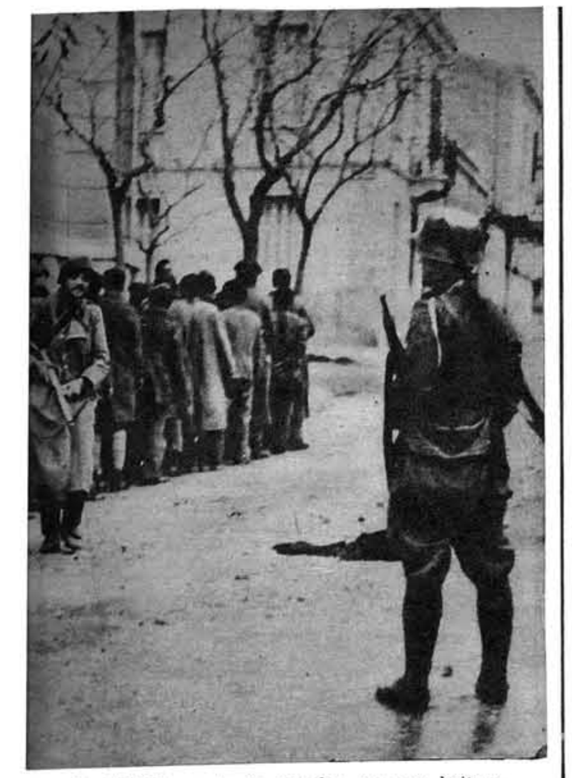
Ci-dessous : Un char d'assaut protège les troupes parachutées alors que celles-ci sont aux aguets derrière des ruines.



Ci-dessous : Une rue d'Athènes transformée en véritable champ





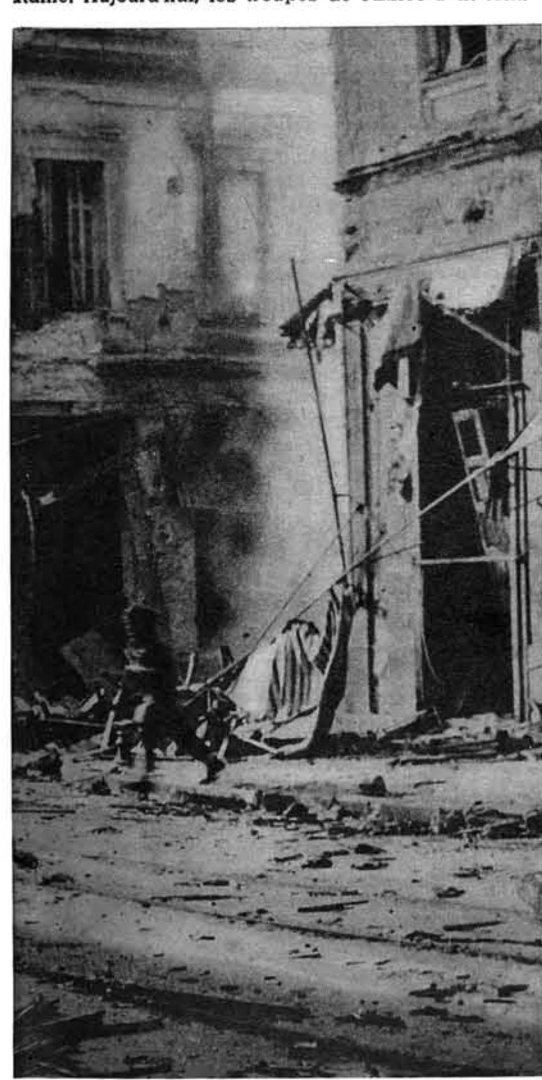


...iers de l'ELAS, capturés par les troupes britan... ...ou italiens. Quelques-uns seulement sont grecs.

...ris entre deux feux fut tellement terrorisé qu'un ...u sûr, tandis que les combats se poursuivent.



...ataille. Aujourd'hui, les troupes de l'ELAS sont loin.



HISTOIRE DU GROUPE « NORMANDIE »

L'escadrille « Normandie » combattra jusqu'à la fin de la guerre en U.R.S.S. où elle s'est déjà brillamment distinguée. De passage en Égypte, ses pilotes nous entretiennent de leur front.

« Le groupe « Normandie », qui est aujourd'hui un régiment, a été créé par le général de Gaulle en été 1942, et il était composé uniquement de pilotes de la France Combattante, venus d'Angleterre et du Moyen-Orient, qui furent envoyés en U.R.S.S. En hiver 1942-1943, ils furent entraînés durant deux ou trois mois sur des avions soviétiques, et ils entrèrent en action le 3 mars 1943. Ils furent postés dans le secteur d'Orel de mars 1943 à juillet 1943, travaillant, comme dit modestement le colonel Pouyade, dans un « secteur calme ». En juillet 1943, ils participèrent à l'offensive d'Orel et suivirent les troupes soviétiques dans la série d'offensives qui devaient permettre aux Russes de redresser leur immense front et de poursuivre les Nazis sans répit jusqu'aujourd'hui.

« Les noms des villes de la région marquent autant de combats pénibles où « ceux du Normandie » firent leurs armes contre les Boches jusqu'à la fin de 1943 : Bryansk, Yelnia, Pasdeniansk, Smolensk.

« A cette époque, la force aérienne allemande était encore puissante et son matériel d'une qualité égale, ou presque, au matériel soviétique.

« Les aviateurs du « Normandie » rencontraient les Allemands dans deux sorties sur trois en moyenne. Les luttes étaient dures, et les Français perdirent durant cette époque environ 80 pour cent de leurs effectifs. Ils furent renforcés par de nouveaux éléments envoyés d'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et de France, pour la campagne de 1944.

« Dès le début de l'hiver de l'année dernière, ils suivaient l'Armée Rouge dans ses grandes offensives lancées dans les divers secteurs du front : ce sont celles de Vitebsk, Orsha, de la Bérézina, Minsk, Vilna, Niémen, Kaunas, Tilsit, jusqu'à Memel, enfin, aux frontières de la Prusse Orientale, en octobre, dans la zone de Goldap-Shalvinsk, dans le couloir d'Insterbruck-Gumbinnen.

« Cette deuxième campagne fut, relativement, plus facile, parce que la force aérienne allemande semblait sérieusement affaiblie, et parce que les Russes avaient mis au point un nouveau modèle du chasseur Yakovleff, le Yak-3, qui surpassait nettement tous les modèles opposés par les Allemands, en particulier le Focke Wulfe 190 et le Messerschmidt 109.

« Nous n'avons rencontré d'opposition sévère que devant la Prusse Orientale où les Allemands, soudainement, reprirent l'air en grand nombre, avec des appareils disparates, quelques-uns très anciens, datant de 1940, et d'autres tous récents, qui n'avaient été utilisés nulle part.

« Les chiffres d'avions abattus par le groupe en 1944 le prouvent : 14 de juin à septembre — et 109 en huit jours devant la Prusse, dont 29 le premier jour.

« Les résultats du régiment aérien, à la fin de la campagne, furent les suivants : 4.000 sorties au-dessus de l'ennemi, une moyenne de 150 heures de vol par pilote, 199 avions allemands abattus, et probablement 30 autres, et une trentaine, environ, endommagés au sol ; 40 locomotives mitraillées et deux à trois cents camions détruits, ainsi que 4 ou 5 petits bateaux côtiers.

« Nous avons perdu jusqu'aujourd'hui 35 pilotes. Le groupe comprend 50 pilotes en permanence au front. Les hommes sont des volontaires pour un service d'une année, à la fin de laquelle ils sont libres de demander d'être affectés ailleurs. L'unité demeurera en service jusqu'à la fin de la campagne soviétique. Jusqu'ici, aucun homme n'a manifesté le désir de quitter ses camarades. Les nôtres sont de passage en Egypte, en permission.

« Le régiment faisait partie d'une unité soviétique. En vol, toutefois, les pilotes reçoivent les ordres de leur chef français.

« Notre équipement normal était français, mais tout équipement supplémentaire, tel que les fourrures, était fourni par les Russes. Les avions étaient identiques aux avions soviétiques, et la cocarde française, pour éviter les méprises, avait été supprimée. Seule, la casserole d'hélice (partie extrême du radiateur de l'avion) était peinte aux couleurs françaises.

« Sur une bande de 1.000 kilomètres, d'Orel à la Baltique, toute trace de civilisation humaine a disparu. Il n'y a plus rien. Les mouvements successifs des armées ont tout détruit. Et l'Armée Rouge, dans sa nouvelle offensive, essayait de se loger aussi bien que possible. Parfois, quelques demeures paysannes, sans intérêt stratégique, étaient debout. La plupart du temps, il fallait s'abriter dans des trous creusés dans la terre, recouverts de planches et de terre. Les paysans commençaient à revenir vers leurs anciens foyers, et, en une saison, ils reconstruisirent leurs maisons avec du bois trouvé dans les forêts.

« Nous avons pu constater, personnellement, la trace des atrocités allemandes, en particulier à Kaunas. Nous étions campés à environ 50 kilomètres de la ville balte, et nous avons été conduits à la capitale balte en camion, avant l'inspection de la commission d'enquête.

« Là, dans la ville, le ghetto juif, qui occupait un carré d'environ un kilomètre de côté, a été complètement rasé. Nous avons vu les groupes de corps, de femmes, d'enfants à côté de ceux des hommes, en putréfaction, gisant par milliers dans les caves ou sur le sol de la rue.

« Il y avait, avant la guerre, quarante mille Juifs environ dans le ghetto de Kaunas. A la suite des privations, des vexations, des répressions, ce chiffre s'était réduit à environ 10.000. Quelques heures avant d'évacuer la ville, les Nazis ont concentré les Juifs dans le ghetto, dans leurs maisons. Puis les maisons furent incendiées avec des bidons de pétrole. Et tous les Juifs qui essayaient de fuir étaient mitraillés dans la rue par les Nazis. Par les soupiraux des caves, les Nazis avaient jeté des grenades au hasard pour s'assurer que leur opération de nettoyage était parfaite. Rares sont ceux qui en réchappèrent, deux ou trois tout au plus.

« J'ai vu un Juif qui avait creusé, durant les années d'occupation, une espèce de tunnel sous une dalle de sa cave. Il put s'y réfugier, replaçant la dalle au-dessus de lui, avec une provision de vivres, et attendre... Au bout de douze jours, quand sa réserve fut épuisée, et ses forces aussi, il reparut à la surface. Il fut accueilli par les Russes.

« Le maréchal Staline s'est entretenu avec moi au cours d'une réception donnée en l'honneur du général de Gaulle. Il m'a parlé par l'entremise d'un interprète. C'est la seule fois où j'eus l'occasion de me trouver avec lui en tête à tête. »



Le colonel Pouyade, en civil, et entouré de ses pilotes qui l'appellent familièrement « docteur », a été surpris par notre photographe dans un coin de la terrasse d'un hôtel du Caire

AVEC LES PILOTES DU « NORMANDIE »

Dans un bar cairote, par une pluie torrentielle, les pilotes du « Normandie » font leur apparition. Minces et solides dans leurs uniformes en serge bleu-marine, ils ont un air gaillard qui met tout le monde de bonne humeur.

L'un d'eux arbore une grande étoile soviétique. Il en est très fier. Deux autres, m'a-t-on dit, ont été décorés de l'étoile plus petite, celle des « héros de l'Union Soviétique », la plus haute décoration. Le premier des deux a abattu 29 avions boches. R. C., vêtu d'une veste en cuir, se plaint d'un rhume. « C'est formidable, venir de Russie pour prendre un rhume au Caire », me dit-il.

« Les Russes ? Ce sont de chics types Et leurs armes sont de première classe Nous étions tous des pilotes de chasse nous pilotions des Yak, les Yakovleff. Ce sont des avions épatants, extrêmement maniables, qui surclassaient nettement les avions allemands. Je suis certain que si de nombreux débutants ont réchappé, c'est qu'ils pilotaient ces avions souples comme l'éclair.

« L'entretien était parfait, l'approvisionnement était maintenu à un niveau remarquable. Une fois seulement, l'infanterie avançant trop vite, ne put être suivie par l'aviation qui n'avait pas prévu un allongement aussi soudain de ses lignes d'approvisionnement. Pendant un mois, les hommes combattirent sans l'aide de l'aviation de chasse. Mais ce cas est isolé dans l'histoire de la guerre.

« Les Russes poursuivaient leurs attaques avec un acharnement, une sûreté qui nous étonnaient. Ils procèdent — mais vous en savez aussi long que moi — en attaquant d'un côté, puis en partant d'un autre point de l'immense front. Les Allemands usent à l'extrême leurs moyens de transport, tandis que les Russes dominent le jeu sur le vaste échiquier. Tout va « conformément au plan ».

« Ils sont un peuple rude, fort. Ils ont une résistance physique exceptionnelle, et ne s'embarrassent pas de l'inconfort ou de l'insuffisance de la nourriture.

« En Russie, il y a le front, et l'arrière qui travaille à plein rendement. Pas d'oisifs. Les hommes ont un courage incroyable, un esprit d'initiative qui leur permet de surclasser les Allemands. Car le Boche, il faut le reconnaître, est un soldat tenace. Il se bat farouchement. Mais sa morgue et sa fierté, sa confiance, disparaissent complètement quand il est prisonnier. Oui j'ai vu des prisonniers en masse. Ils sont complètement vidés, comme des outres dégonflées. Ils ont oublié et la certitude du succès et l'orgueil des chefs.

« Quant à l'accueil que nous ont fait les Russes, je vous prierais, pour vous en rendre compte, de lire les magazines. Les anecdotes que l'on vous a dites sont vraies Dans la rue, si quelqu'un reconnaissait notre uniforme, il l'annonçait à tout le monde, et chacun nous faisait fête.

« Nous ne pouvions dire entre nous qu'une chose : c'est que les Russes sont corrects. Ils nous ont fait voir leur vie comme il la mènent. Nous n'avons pu que respecter leur cran et leur esprit de camaraderie.

« Pays difficile — il fait très froid en hiver, et diablement chaud en été. Mais on s'y fait. Notre santé était excellente.

« Je suis marié, et je suis bien content de rentrer voir ma femme, que j'ai laissée à Limoges avant la guerre. Je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis quatre ans.

« Je suis bien content de rentrer chez nous, revoir les miens, échanger des impressions, et leur dire ce que nous avons vu, car nous avons vécu plusieurs vies en quelques mois, là-bas, dans les steppes et les forêts du front oriental. »

Lettre à mon Cousin

Nous publions ci-dessous deux lettres des lauréates de notre concours. Le Jury, fort embarrassé pour le 3ème prix, a désigné deux « ex æquo ». Remercions nos lectrices d'avoir répondu en grand nombre à notre concours, et que celles que le sort n'a pas choisies se consolent en pensant que leur cause a été vigoureusement défendue.

LETTRE A MA COUSINE

Ma chère cousine,

C'est dans une atmosphère charmante et pleine d'entrain que s'est déroulée la réunion du jury destiné à décider des lauréates du concours de la « Lettre à mon cousin ». Les membres choisis étaient d'importance. Jugez-en : Mme Vigneau, l'active directrice des « Lettres Françaises », Mlle Jeanne Arcache, l'exquis auteur de « L'Egypte dans mon miroir » et d'autres œuvres qui ont fait carrière, M. le Professeur Léon Guichard, le brillant conférencier et éminent homme de lettres, le distingué poète Ahmed Rassim, dont « Le petit libraire » (Ostaz Aly) a fait les délices de tous les beaux esprits d'Egypte, le grand romancier Me T. El Hakim qui se qualifie volontiers d'ennemi de la femme, sans doute pour ne pas faire comme tout le monde, et sans doute aussi pour donner plus de confiance aux maris... et l'écrivain Jean Moscatelli que chacun consultait et qui recherchait surtout la note poétique.

Nous voilà donc à l'œuvre. M. Léon Guichard, qui faisait office de président bénévole, se met à lire avec le don qui lui est propre les différentes lettres reçues. Comme de juste, les hommes sont proprement maltraités, ce qui fait faire la grimace à Me Tewfik El Hakim qu'une phrase contenue dans une missive met au comble de la joie. La voici : Pour peu que nous soyons douces et gentilles avec eux, ils **(les hommes, bien entendu)** deviennent nos amis ; et lorsqu'ils nous aiment, nous en faisons nos esclaves. **(Extrait d'une lettre de Mlle Constantinidès, d'Alexandrie.)**

— Voilà bien les femmes ! s'écrie le romancier, les dents serrées. Elles nous détestent toutes. Cette phrase est certainement à méditer par tous les hommes...

Cependant, mon cher confrère, en tireront-ils jamais profit et ne savons-nous pas tous ce qui nous attend, pour peu que nous ayons envers les femmes un peu trop d'indulgence et de bonté !...

Mais glissons.

Mlle Jeanne Arcache, férue de graphologie, essaie de deviner « le caractère par les caractères ». Elle palpe certaines lettres, les tourne, les retourne. Sans doute a-t-elle déjà décelé toutes les caractéristiques de cette écriture aux lettres pointues et aux T barrés trop haut, ce qui, paraît-il, est toute une indication.

Les envois viennent de partout : de Palestine, de Syrie, du Liban, d'Irak, voire de Turquie et, naturellement, de toutes les villes d'Egypte. Cela ne manque pas d'intéresser Mme Vigneau dont les œuvres sorties de sa maison sont expédiées aux quatre coins de l'univers.

L'avalanche de sarcasmes que M. Guichard continue de nous lire avec un sourire résigné fait dire à Ahmed Rassim :

— Dans le fond, je ne trouve rien de plus charmant qu'une femme désagréable. Qu'est-il de plus fade que celle qui vous débite des niaiseries continuelles ?

Tenez-vous-le pour dit, ma cousine, si vous voulez plaire au plus subtil des poètes. Et l'on prétend que ceux-ci ne vivent que dans le rêve !...



Quand la lecture de toutes les lettres fut terminée, M. Tewfik El Hakim, qui en avait trop entendu, hocha pendant quelques secondes la tête en signe de désapprobation. C'en était trop. Gageons qu'il ne se laissera plus prendre et que sa haine pour l'autre sexe n'en a été qu'accrue.

Quant à moi, ma cousine, sur qui s'abattaient tant de railleries acerbes, je n'en pouvais mais... Dites donc à vos amies qu'elles ont eu une belle revanche. C'est bien leur tour, après tout. Loin de me plaindre, je compte reprendre avec ardeur ma tâche que je ne trouve point déplaisante du tout puisqu'elle me vaut tant de propos désagréables de la part de vos sœurs.

Référez-vous à l'opinion d'Ahmed Rassim...

Toujours cordialement vôtre
SERGE FORZANNES

1er PRIX

Cher cousin,

Ce que je pense des hommes ? Mais je les trouve charmants, tout simplement ! Au lieu de présenter comme nous le faisons si impoliment un ensemble hostile, disparate et ahurissant, ils ont l'amabilité de se ressembler tous. Leur galanterie naturelle les incite même à être délicieusement bornés et sans défense dans les duels... psychologiques.

Comme vous le pensez, je ne gaspillerai pas mes précieux six cents mots à vous parler de ces ruines branlantes, qui refusent de comprendre qu'un demi-siècle a passé sur leur pouvoir de séduction. Je ne m'occuperai pas plus des pouponnières d'adolescents transis. Dans ces deux cas, et pour peu que notre représentante ne soit une idiote hallucinée, la lutte (qui n'en est même pas une) est par trop ridicule ! Prenons donc, si vous le voulez, le cas d'un adversaire moins pitoyable. Disons, un homme d'environ trente-cinq ans, intelligent, instruit, ayant beaucoup voyagé, vu et vécu, et une jeune fille de vingt ans qui ouvre sur la vie de grands yeux candides. Sûr de lui, au souvenir de mille petits succès faciles, il se jette tête baissée à la conquête du jeune cœur et... retombe sur son nez ! Au bout du délai qu'il s'était fixé pour éblouir et fasciner sa victime, il se trouve soudain perdu dans un inextricable labyrinthe où l'a silencieusement conduit une infernale petite cervelle cachée sous de soyeuses boucles. Un des côtés les plus intéressants de ce résultat consiste dans la réaction du... perdant. Certains, bons joueurs, font contre mauvaise fortune bon cœur, mais la plupart s'enlisent encore plus dans leur défaite, en montrant leur dépit d'autant plus risible qu'il est rageur. Une autre distraction est, pour nous, d'étudier les différents modes d'attaque. Il y en a qui, en retard de deux guerres, continuent à roucouler des comparaisons enflammées avec les cieux bleus et les étoiles roses ! D'autres sont très malheureux ; le cœur meurtri par un destin cruel, ils ne cherchent qu'une âme sœur qui comprendrait leur peine. Plus nombreux sont ceux qui, dans un élan chevaleresque, se présentent en candidats « consolateurs » et, paternels, prodiguent leurs conseils à la « chère enfant » ! Il y a enfin les originaux, ceux à qui la routine fait horreur ; pour sortir de l'ordinaire, ils se lancent dans des déclarations, excentriques au possible, sur leurs théories raciales, sociales et religieuses... pour aboutir invariablement à un freudisme plus ou moins subtil. Arrivés là, et pour peu qu'ils aient un soupçon de savoir-vivre, ils dérapent et restent en panne.

Comme je vous le disais tantôt, cher cousin, vous voyez que les hommes sont sans contredit charmants. Toujours prêts à porter pour nous les fardeaux les plus lourds, ils s'arrangent même pour avoir un cerveau pesant plus que le nôtre, ce qui l'empêche sans doute de nous suivre dans les mille méandres de notre logique d'oiseau, faite toute de sensibilité intuitive et de réflexes souples, rapides et sûrs. Cela vous fait-il penser à un nid de petites vipères moirées ? Vous avez en ce cas parfaitement raison. Rien n'est plus absurde que de croire en cette bonté angélique dont le pauvre Michel s'est acharné à nous auréoler. Que ne me demandait-il son opinion sur les femmes à une femme ? Elle lui aurait peut-être révélé quelques-unes des griffes roses de notre nature, car seule une de nos semblables sait les voir sous nos pattes de velours. C'est peut-être pour cela qu'il nous si difficile de trouver et d'être une amie vraie et sincère, alors que, toute ironie mise à part, j'admire de tout mon cœur cette chose, aussi belle qu'elle est fréquente : l'amitié entre hommes.

Et puisque nous voici sur le chapitre des grandes confessions, avouons donc, cher cousin, que lorsqu'il nous arrive de rencontrer « celui » qui fait vibrer dans notre cœur la vraie tendresse, tous les rouages parfaits et subtils de notre diabolique mécanisme cérébral s'effritent en miettes et nous ne sommes plus que des petites filles très douces, très faibles et très effarées. Il faut alors souhaiter que le magicien qui a accompli ce miracle soit vraiment un de ces êtres merveilleux, francs, forts et tendres, à qui il est si doux de se confier. Car, le saviez-vous ? comme les trèfles à quatre feuilles, il existe !

Cordialement à vous
« UNE GRECQUE »

2ème PRIX

Mon cher cousin,

Que pensons-nous des hommes ? C'est difficile à dire. D'abord je suis une femme un peu arriérée, peut-être, parce qu'en fait d'hommes je n'ai connu suffisamment que mon mari. J'ai peur de porter un jugement téméraire, mais je puis te le dire, à toi, mon cher cousin, qui es très discret et ne le répéteras éventuellement qu'à quelques milliers de lectrices frivoles, ce que je pense des hommes en général et plus particulièrement de la catégorie des maris.

« Un mari est un caissier donné par la Nature... » disait ma grand'mère quand elle donnait de hauts cours de ménage. Et il tombe sous le sens que plus un caissier a de l'argent dans sa caisse, plus il devient attrayant, attachant, beau, etc...

Les hommes ne nous aiment passionnément que lorsque nous ne leur appartenons pas. S'ils étaient capables de nous aimer ainsi pour la vie, nous aurions facilement accepté à vivre d'amour et d'eau fraîche ; mais les sachant de nature infidèle, nous nous dédommageons sur leur cassette.

Quoiqu'ils se proclament « le sexe fort », ils nous craignent et ont recours toujours aux mensonges pour se justifier.

Ils ne veulent pas être dérangés, quoi qu'ils fassent, et c'est toujours nous qui devons être prêtes à leur moindre désir. Nous nous défendons autant que possible de cet égoïsme et nous nous débrouillons parfaitement avec eux.

A un sergent anglais à qui je disais un jour : « Oh ! you, men, are terrible », il me répondit : « But you seem very satisfied ».

Voilà, mon cher cousin, où nous en sommes arrivées : à faire croire aux hommes que nous sommes contentes d'eux. Loin de nous cette idée. Les hommes sont et seront toujours des égoïstes et tes cousines très malheureuses de subir leur loi infâme.

Bien à toi, ta cousine
GEORGIE



Les membres du Jury appelés à se prononcer sur les lauréates de notre concours de la « Lettre à mon cousin », attelés à leur tâche. De gauche à droite, assis : Me Tewfik El Hakim, Mlle Jeanne Arcache, Ahmed bey Rassim, directeur du Bureau de la Presse, M. Léon Guichard, Mme A. Vigneau. Debout : M. A. Toma (Serge Forzannes) et M. Jean Moscatelli.

Nos diplomates

MAHMOUD SABET PACHA



Mahmoud Sabet pacha, qui vient d'être nommé ambassadeur d'Egypte à Téhéran, n'est pas seulement un diplomate.

Dans sa villa de Garden City, il se délecte dans ses moments de loisir à cultiver la causerie sereine et à manier le pinceau du peintre.

C'est dans un petit salon, chauffé par le feu qui pétille dans la cheminée, qu'il me reçoit. Et tout en se refusant doucement à l'interview, il se laisse entraîner à évoquer des souvenirs et à conter des anecdotes tandis qu'il allume sa pipe, une longue pipe à la turque...

— Ma carrière ? Elle a commencé il y a assez longtemps. Je fus à Prague, à Londres, à Varsovie, et puis à Londres de nouveau. Au total, 15 ans à l'étranger. J'ai assisté à l'ouverture de la légation de Londres, j'ai établi celles de Prague et de Varsovie. Maintenant, après quelques années passées en Egypte, voici pour moi Téhéran où je suis très fier d'avoir été appelé à représenter S.M. le Roi Farouk.

« J'ai rencontré dans ma vie plus d'un homme d'Etat célèbre : Masaryk et Bénès, par exemple, et entre autres diplomates M. Barrère qui, durant l'autre guerre, représentait la France à Rome et évinça le prince de Bülow, ambassadeur d'Allemagne, qui s'efforçait en vain de rallier l'Italie au Reich.

« Le protocole des différents pays où j'ai séjourné est invariable parce qu'il est international. Il se réduit d'ailleurs à une simple question de hiérarchie et de logique...

« En Angleterre, cependant, où la Cour a conservé les vieilles traditions, le protocole est un peu différent. La noblesse héréditaire y joue un grand rôle. Ainsi, par exemple, un baron anglais ne saurait en aucun cas céder le pas à un ministre ou même à un premier ministre dépourvu de titre.

« Je vous citerai aussi, parmi les usages de la Cour britannique, la cérémonie de la présentation au Roi. C'est ce qu'on appelle la « levee » ou petit lever. La « levee » a lieu le matin. Elle est réservée aux hommes qui revêtent à cette occasion leur habit de cour. Le Roi se tient au milieu de la salle et une longue haie de chambellans le sépare des personnes admises à la cérémonie. Celles-ci, accompagnées de leurs parrains respectifs, remettent leur carte à un premier chambellan qui la transmet à son voisin tandis que le nouveau « courtisan » s'avance lentement vers le Roi de telle manière qu'il puisse parvenir à hauteur du Souverain en même temps que le dernier chambellan l'annonce à haute voix. »

Mahmoud Sabet pacha me raconte ensuite quelques anecdotes qui remontent à l'époque où il se trouvait, comme ministre, à Varsovie. Il reçut un jour une lettre d'un jeune Polonais qui demandait à être reçu afin de pouvoir s'entretenir en arabe avec le représentant de l'Egypte, et de mettre ainsi à l'épreuve sa connaissance de cette langue qu'il avait apprise dans les livres. La lettre était d'ailleurs rédigée en arabe.

Mahmoud Sabet pacha accorda au jeune homme l'entretien désiré...

...Mais il lui parla en français, car il ne parvenait pas à comprendre le charabia arabe de son interlocuteur.

Ch. A.

LES LAURÉATES

Voici la liste des lauréates de notre concours. Plusieurs ayant choisi un pseudonyme, nous avons cru bon de ne pas divulguer leur véritable nom.

1er prix « Une Grecque » (Alexandrie) L.E. 5

2ème prix « Georgie » (Héliopolis) L.E. 3

3ème prix ex æquo « Blanche » (Damas) L.E. 2

3ème prix ex æquo Sophie Charbin (Le Caire) L.E. 2

Dix autres prix, d'après un tirage au sort, ont été attribués aux personnes suivantes :

« Aïda » (Aley, Liban), « Liliane » (Tel-Aviv), Jacqueline Khoury (Haïfa), Rose Medawar (Haïfa), « Minouche » (Alexandrie), « Bonne Année » (Beyrouth), « Gloria » (Le Caire), Méline Vartabédian (Beyrouth), « Vasmig » (Le Caire), « La Misanthrope » (Le Caire).

Toutes ces personnes recevront un exemplaire du livre de M. Antoine Toma (Serge Forzannes) avec une dédicace de l'auteur.

Une lettre pour vous

La première impression me fut fatale : le coup de foudre. Je sentis alors un fluide étrange, un courant bizarre, une force inconnue m'attirer vers e jeune fille. Je me mis à rechercher sa compagnie, à désirer sa présence. A voir, j'étais ébloui ; à l'entendre, j'étais ravi. De jour en jour mes sentiments précisaient. Je compris bientôt que je l'adorais. Je fis mon possible pour ar-ter ce courant magnétique. Mais rien n'arrivait à enrayer de ma pensée et de on cœur ce sourire charmant, ces yeux limpides... L'insomnie me gagna. Que nuits sans sommeil, passées à rêver d'elle, à me remémorer ses moindres estes, à me rappeler ses paroles, enfin à me souvenir et à me délecter de son nage !...

...De ce jour, toute ma vie changea. Ma santé s'altéra. Après ce choc terri-le, je devins triste, morose. Je perdis mon enthousiasme... Ma situation est in-enable. Je souffre beaucoup. Je ne sais si vous pouvez m'aider, me réconforter, t cependant j'espère recevoir de vous un mot, une pensée qui m'aidera à ré-upérer ma jeunesse bondissante, cette jeunesse qu'il me semble avoir à jamais erdue...

D'une autre lettre :

...Mais une semaine de séparation et je n'étais plus le même. Sans elle, j'étais erdu... Quand je la vois venir, mon cœur palpite au plus haut point et je perds ute assurance. Et dire que je suis appelé le « Don Juan », car, auprès d'autres unes filles, je suis tout à fait différent... Maintenant je souffre affreusement. es heures de travail sont bouleversées. Je n'arrive plus à dormir... Mais je eux en sortir. Je n'arrive pas...

(Il y a des dizaines de lettres écrites sur ce ton : je ne puis les citer toutes.)

Décidément, rien n'arrêtera la plainte des amoureux désespérés. Elle ontinue à me parvenir et à m'apporter, courrier après courrier, la descrip-ion minutieuse des souffrances que le cœur inflige à l'esprit. Depuis que ette rubrique est ouverte, je n'ai plus besoin de lire des romans : pour sa-voir comment l'amour torture et provoque l'insomnie, il me suffit de lire es lettres qui me sont adressées. La forme change, mais le fond demeure identique. Et indéfiniment je relis ce que la « Religieuse Portugaise » a si bien su exprimer, ce que Louise Labbé a mis en sonnets incandescents, ce que Julie de Lespinasse a exhalé en longs cris magnifiques. Le temps ne change rien au destin des hommes : la Société des Nations n'a pas empê-ché une guerre. Jamais « Une lettre pour vous » ne guérira du mal d'aimer, et c'est tant mieux. L'amour est la meilleure maladie que je puisse vous souhaiter, à tous et à toutes. Malheureux les jeunes qui vivent le cœur vide ! A ceux-là il faut le jeu, les courses pour s'enflammer. L'amoureux se passe de ces opiums : un grenier, une chaumière lui suffirait. Mais il y a a crise de logements, et d'ailleurs l'Egypte manque de greniers et de chau-mières. Il faut reconnaître que l'amour heureux s'y rencontre moins facile-ment que sur les bords de la Marne. Différences de religion, différences de nationalité, de milieu, insuffisance des salaires, soumission à la tradition familiale, tout contribue à séparer les amoureux, à rendre le mariage d'a-mour difficile. Je le sais. Et pourtant, sous toutes les latitudes, le cœur con-tinuera à avoir des raisons que la raison ignore. Malgré les trahisons, l'in-fidélité, l'absence, l'amour « **malgré** » persistera. Et tout ce que je puis vous dire est ceci : tâchez de faire de votre part d'amour un souvenir heureux exempt de toute lâcheté afin de pouvoir dire, quand le temps aura fait de vous un commerçant sérieux avec compte en banque, ce mot de Sophie Ar-noult : « Comme on souffrait ! C'était le bon temps. »

Votre amie

CONCOURS-REFERENDUM

Nous rappelons que trois grands prix de L.E. 50, L.E. 5 et L.E. 3 en espèces, seront attribués aux réponses qui se rapprocheront le plus de celles que les événements fourniront à la clôture de notre concours-referendum : **Quand et comment finira la guerre ?** Des nombreux bulletins de nos lecteurs qui nous sont parvenus jusqu'ici, il résulte que l'opinion générale fixe la fin de la guerre en Europe pour ce printemps.

Le prix de L.E. 1 (une), attribué par voie de tirage au sort parmi toutes les réponses reçues au cours du mois de décembre, a été décerné à M. Georges Cardiacos, ingénieur, c/o Irrigation Directorate, Bagdad (Irak).

Nos lecteurs sont invités à participer au concours en remplissant le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à « Images ».

QUAND ET COMMENT FINIRA LA GUERRE ?

QUAND FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

- Au printemps 1945 (Du 21 mars au 20 juin 1945) ... ☐
- En été 1945 (Du 21 juin au 20 septembre 1945) ... ☐
- En automne 1945 (Du 21 sept. au 20 déc. 1945) ... ☐

COMMENT FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

- Par une grande défaite militaire allemande ... ... ☐
- Par la répression de la guérilla à travers toute l'Allemagne ... ... ☐
- Par un coup d'Etat de la Wehrmacht suivi de négociations ... ... ☐
- Par un soulèvement du peuple contre ses dirigeants ☐

L'ARMISTICE SERA SIGNE :

- Après l'écroulement de la ligne Siegfried ... ... ☐
- Après la traversée en force du Rhin en plusieurs points ... ... ☐
- A l'arrivée des Alliés ou des Russes devant Berlin ☐

QUE DEVIENDRA HITLER A LA REDDITION NAZIE :

- Il sera capturé vivant en Allemagne ... ... ☐
- Il sera tué en Allemagne ... ... ☐
- Il se suicidera ... ... ☐
- Il parviendra à s'enfuir à l'étranger ... ... ☐

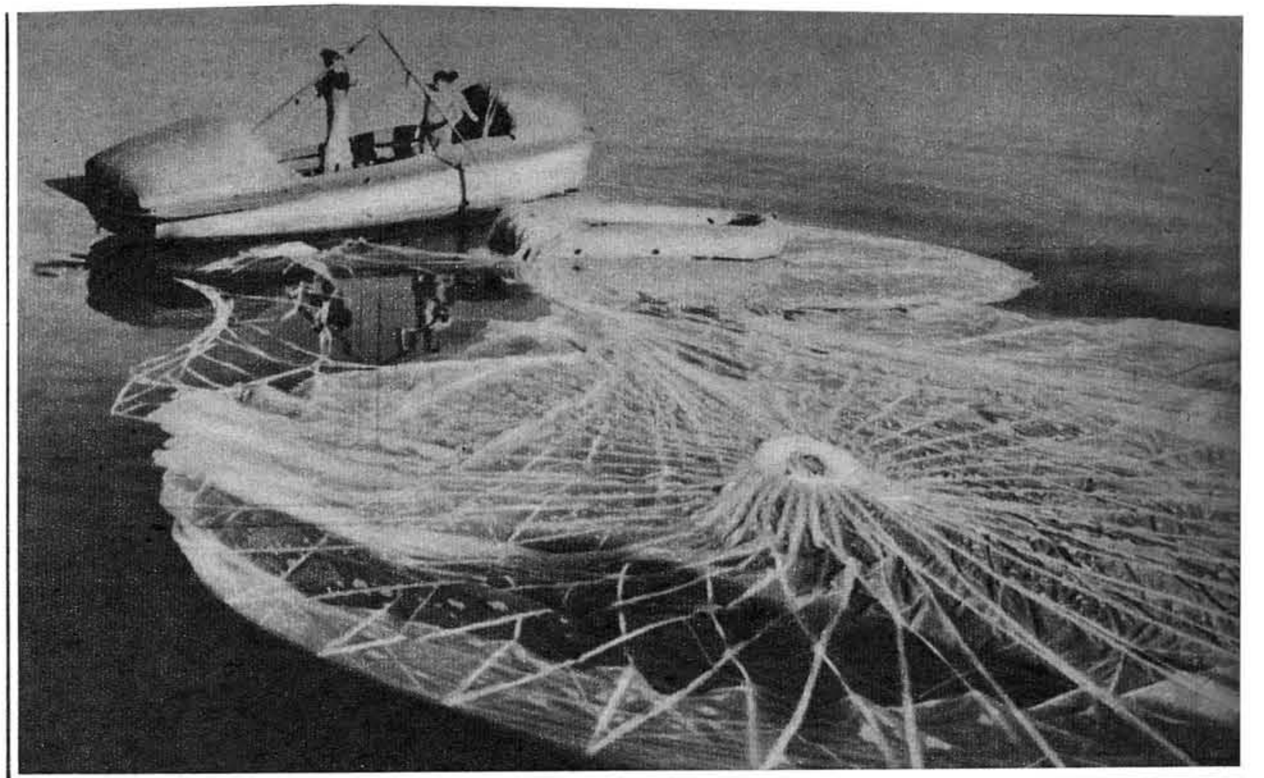
NOM ... ...

ADRESSE ... ...

... ...

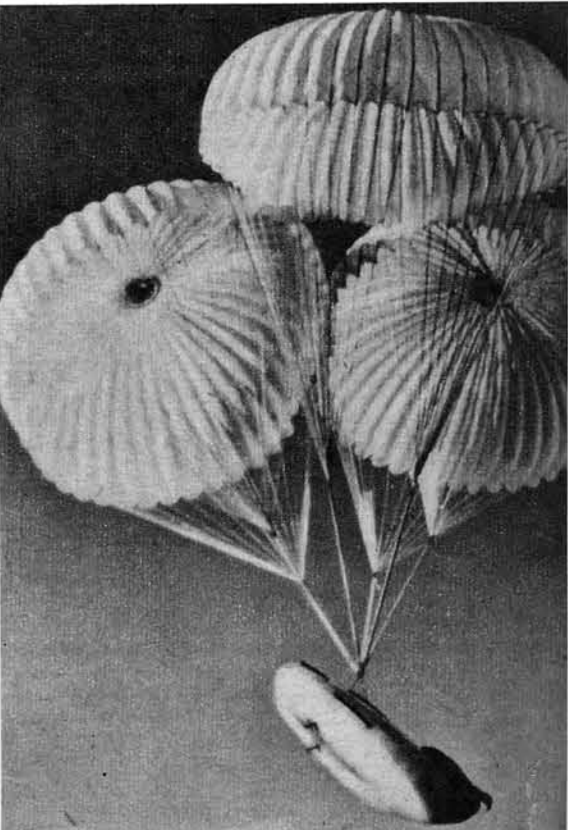
... ...

Bon du Concours-9



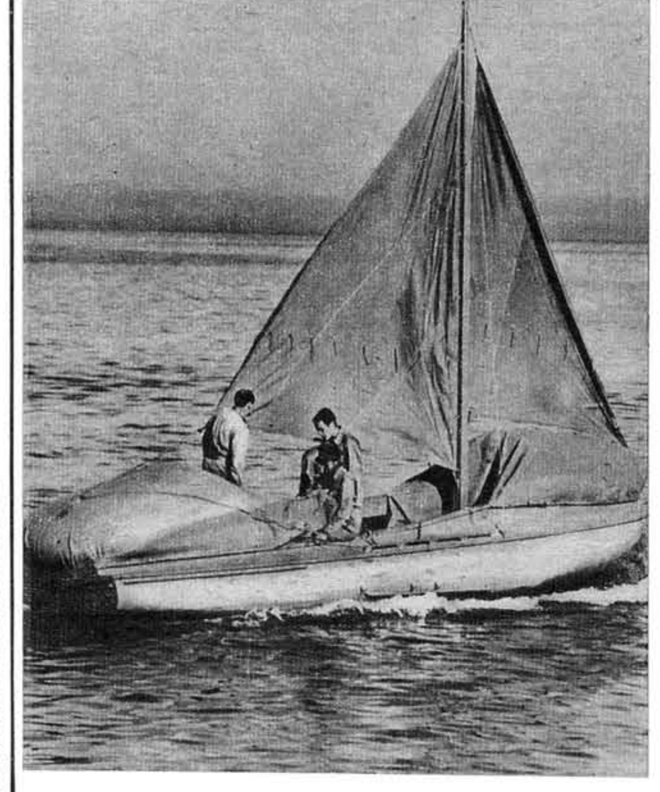
BARQUES PARACHUTEES

Parmi les dernières mesures prises par les Etats-Unis pour le sauvetage des aviateurs échoués en mer figure une barque de 8 mètres de long qui a récemment donné ses preuves. Transportée à l'avant d'un bombardier, elle est lâchée sur le lieu du sinistre à trois cents mètres de hauteur. Trois parachutes la soutiennent et l'aident à se déposer lentement sur l'eau. Pesant 1.270 kilos, elle est mue par deux moteurs de cinq chevaux qui lui permettent d'acquérir une vitesse de plus de 12 kilomètres à l'heure et contient assez d'essence pour pouvoir effectuer un trajet de 600 milles. Cette barque transporte toutes sortes d'objets pouvant être utilisés en cas de besoin, comme des mâts, des voiles, un appareil propre à transformer l'eau salée en eau potable, des vivres, des produits médicaux et autres. Les parachutes flottent presque immédiatement, servant d'ancre, et aussitôt que la barque touche l'eau, trois fusées automatiques partent vers des directions différentes, avertissant les naufragés qui se dirigent alors vers le bateau de secours. Nul doute que nombre de vies humaines seront ainsi sauvées et que l'emploi de ce moyen de secours ne soit généralisé. Ci-dessus : Voici comment les rescapés utiliseront la barque de secours.



Les trois parachutes se sont ouverts automatiquement et déposeront doucement la barque sur l'eau.

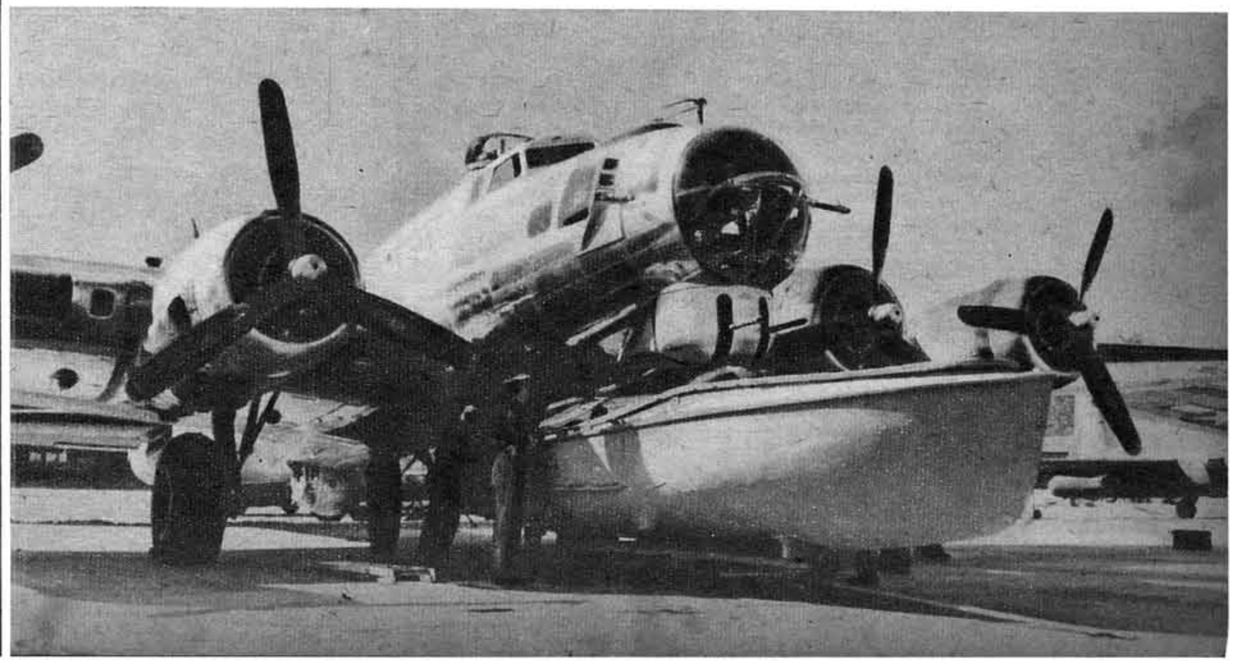
Ci-dessous : Le vent est très favorable. Des voiles ont été hâtivement dressées. Cela fera économiser de l'essence.

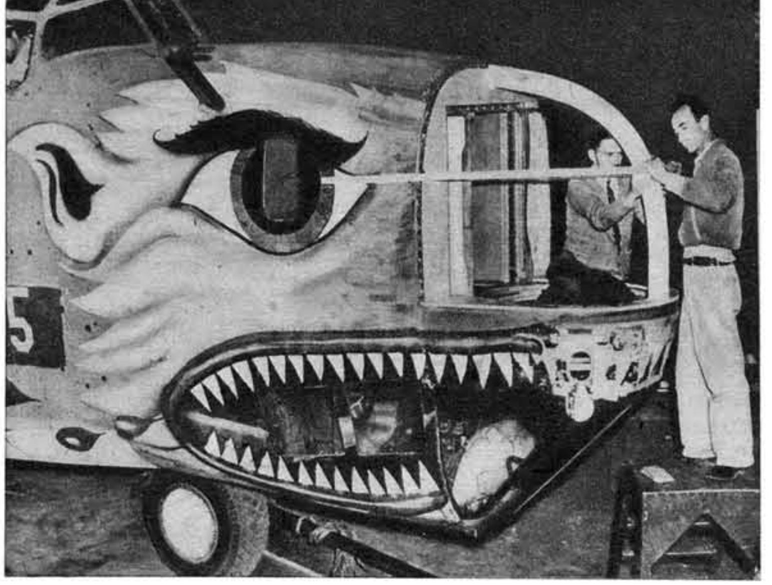




Grâce à un déclenchement automatique, la barque est lâchée. Des vies humaines seront sauvées.

Ci-dessous : La barque est installée à l'avant du bombardier, reliée à trois parachutes.





ON RÉPARE UN « DRAGON VOLANT »
Des techniciens, attachés à une base aérienne américaine du Moyen-Orient, attelés à la réparation du « nez » d'un « dragon volant ».

Une lettre pour vous

★ *Charles qui attend (Damas).* — L'adresse de la Cité du Livre est : 1, rue Fouad Ier, Alexandrie. Je vais tâcher de vous procurer le renseignement demandé. Puisque ce camarade a une mauvaise influence sur vous, pourquoi hésiter à vous en éloigner ? C'est désagréable, je le sais, de rompre des relations entre camarades, mais il suffit d'avoir un peu de tact pour arriver à faire comprendre ce que vous n'avez pas le courage de dire franchement. Espacez vos rencontres : c'est un moyen sans grandeur, mais il amènera la rupture que vous souhaitez.

★ *Le Nord-Africain sans souci.* — Mais, Monsieur, si vous êtes capable, ainsi que vous me l'écrivez, de dire à la jeune fille que vous croyez aimer ces phrases désagréables et humiliantes, au cas où elle refuserait de vous épouser, ceci afin de venger votre orgueil froissé, c'est tout simplement parce que vous n'aimez pas. De plus, votre façon de parler de cette jeune fille est peu courtoise. Vous reconnaissez vous-même votre égoïsme. Avant de songer au mariage, dites-vous bien que l'amour implique d'abord le respect de la femme aimée.

★ *Par cœur.* — Pourquoi ne mettez-vous pas au clair ce malentendu ? Vous avez peur de subir un affront ? m'écrivez-vous. Si vous êtes dans votre droit et avez raison de vous sentir offensé, l'explication sera en votre honneur. Allons, un peu de courage et moins de mystère.

★ *Smoky Topas.* — Je n'habite pas votre ville, mais je dois m'y rendre prochainement : je ferai alors tout ce qui est mon pouvoir pour vous aider. Une solution rapide : mettez une annonce dans les journaux. Allez offrir votre collaboration à une grande maison de modes ou à un bijoutier. Faites quelques dessins de bijoux, clips, et présentez-les. Les ouvrages de tricot sont aisés à trouver : adressez-vous à une des grandes maisons de modes de votre ville. Il n'y a aucune honte à le faire. Ne désespérez pas, mais osez tenter une démarche.

★ *Henri X.* — Il vous est difficile de parler de mariage à 18 ans. De plus, cette jeune fille n'a pas l'air d'y songer. Votre jeunesse vous oblige à n'avoir avec cette jeune fille que de simples relations de bonne camaraderie. Une amitié confiante est précieuse. Il y a tant de jeunes gens qui se plaignent de leur solitude...

★ *Un idéaliste soucieux (Istanbul).* — N'hésitez pas : exposez votre situation matérielle à cette jeune fille. Si elle vous aime, elle sera heureuse de vous épouser et de partager l'existence modeste que vous lui offrez, plutôt que de prolonger cette attente. C'est elle qui peut vous donner la réponse qui mettra fin à votre indécision. Vos frères peuvent vous donner leur opinion, mais c'est votre cœur qui doit vous guider.

★ *D. B. (Jérusalem).* — Comment le fiancé peut-il ignorer l'âge véritable de cette jeune fille ? Au moment des formalités du mariage, ne sera-t-elle pas obligée de montrer son acte de naissance ? Dites à cette jeune fille qu'elle doit à son fiancé cette franchise, et que le jour où la supercherie sera découverte, elle risque de voir son bonheur ruiné.

VOTRE AMIE

Conseils à mes nièces...

★ *N. W. G.* — Vous confondez probablement Heifetz et Yehudi Menuhin. Ce dernier n'a paru dans aucun film. Il est actuellement âgé de vingt-quatre ans et passe son temps à donner des concerts aux troupes alliées stationnées en Europe. Il vient de jouer à Paris, au profit des militaires.

★ *Vania.* — Il est en effet assez impoli de tendre à quelqu'un une main gantée. L'étiquette exige que vous vous dégantiez d'abord. Pour apprendre à cuisiner facilement, il existe des livres traitant de ce sujet. Mais, savez-vous lire l'anglais ? Si oui, je vous recommande le dernier livre de Vandah Bordeaux, *Wartime recipies,* qui est excellent.

★ *Indécise d'Istanbul.* — Votre lettre vient tout juste de me parvenir. Vous pouvez fréquenter ce jeune homme à condition qu'il ait vraiment des intentions sérieuses. Il ne faudrait pas qu'il agisse avec vous comme il l'a fait avec cette autre jeune fille. Puisque vos familles se connaissent, je suis sûre que vous aurez des occasions de vous rencontrer. Evitez de sortir seule avec lui, c'est beaucoup mieux.

★ *S.O.S. (Beyrouth).* — Le produit en question est introuvable. Je vous conseille de mettre le moins possible la tête sous l'eau. Les douches, les plongeons dans une piscine, les bains chauds, les lavages fréquents de la chevelure provoquent la calvitie. Voyez aussi si vous ne faites pas de la décalcification. Consommez des tomates et des carottes crues, des oranges, des pamplemousses, en un mot tous les fruits et légumes contenant des vitamines.

★ *Déchirée par l'amour.* — Je l'ai déjà dit souvent dans les colonnes de cette rubrique : *je n'approuve pas l'union libre.* Vous voyez donc que je ne vous conseillerai pas de pousser votre ami à divorcer pour vous épouser. Quittez-le. Une occasion s'offre à vous de rentrer dans votre pays. Fuyez cet amour qui ne vous a apporté que souffrances et humiliations. Refaites votre vie. Un jour vous serez récompensée de votre sacrifice. Bon courage. Tous mes vœux vous accompagnent.

★ *Marquita.* — Je comprends très bien votre état d'âme. Malgré mon pseudonyme de « Tante », j'ai le même âge que vous ; vous voyez donc que je puis vous aider. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai directement. La question que vous me posez nécessite une réponse qu'il m'est impossible de publier dans les colonnes de cette rubrique.

★ *Vera F.* — Vous trouverez bientôt dans ma page « Féminités » un article sur les sourcils. Patientez encore un peu. Rien ne vous oblige à épouser ce jeune homme, puisque vous ne l'aimez pas. Vous avez tort de vouloir vous caser à tout prix. A vingt ans, vous pouvez espérer autre chose qu'un mariage de raison. Attendez l'amour, il viendra, j'en suis certaine.

TANTE ANNE-MARIE

SOLUTION
PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Un épagneul* (b). 2. — *L'Arc de Triomphe, à Paris* (c). 3. — *La pénicilline* (b).

FÉMINITÉS



Cette robe de laine à petits carreaux blancs et noirs est très indiquée pour les jeunes étudiantes. La ceinture rouge, les flèches dans le corsage et la jupe lui donnent beaucoup d'originalité et énormément de fraîcheur.

L'ART DE SE POUDRER

S ur dix femmes, jeunes ou vieilles, il y en a neuf qui se poudrent. ur ces neuf, il y en a peut-être deux ıi savent se poudrer. L'une a mal ıoisi la teinte de sa poudre, l'autre a mise en couches inégales, au hasard, ici trop, là pas assez, cette ıtre encore a l'air d'une peinture inaıevée, visage délicieusement maquillé ır un cou négligé. Et j'avoue n'avoir ıcune admiration pour cette jeune mme, type « nature », qui proclame vec fierté qu'elle ne se poudre que le out du nez.

Etre bien poudrée veut dire avoir ı teint mat, uni, sans la moindre trade poudre. Tout en étant invisible, poudre doit donner à la peau cette atité perlée, ce velouté qu'on admire nez les très jeunes personnes.

Pour votre toilette, installez-vous en leine lumière devant un miroir agranissant.

Sur votre visage encore humide, nettez une crème de beauté très légèe. Pour ma part, je préfère un fond le teint à peine teinté. N'essuyez pas a crème, mais laissez votre peau l'aborber. Pour ne pas perdre patience, nanucurez vos ongles pendant ce emps. Lorsque votre visage sera presque sec, corrigez les inégalités, soit en ajoutant un peu de fond de teint, soit en enlevant ce qu'il y a de trop à l'aide d'un papier absorbant. Tamponnez, nais ne frottez pas, pour ne pas irriter a peau. Vous arriverez à mieux étendre le rouge gras si vous enduisez vos doigts d'un peu de crème à démaquillage.

Poudrez votre visage et votre cou ndamment, à la manière d'un pieravec une poudre très claire. Mais, grâce, ne frottez pas ! Tamponnez un bout de coton. Attendez de veau quelques minutes durant leslles vous pouvez maquiller les cils es sourcils.

Epoussetez soigneusement votre visage et votre cou. Mettez un peu de rouge sec en poudre. Repoudrez ensuite, très légèrement cette fois, avec une poudre de deux tons, plus foncée que la première. N'oubliez pas d'en mettre aussi un nuage sur votre cou et votre décolleté. Laissez le front assez clair pour donner de l'éclat à votre visage. Enlevez le surplus de poudre près des coins du nez, autour de la bouche et près des yeux. Donnez un nouveau coup de brosse à vos cils et sourcils.

Pour refaire votre beauté, au cours de la journée, sans vous démaquiller, mélangez la poudre claire avec la poudre foncée. Cela donne juste la teinte pour se repoudrer.

Voici un moyen génial par sa simplicité : mettez dans une boîte contenant la poudre claire et la poudre foncée, une bille d'enfant. Fermez la boîte, secouez-la pendant quelques minutes. Vous obtiendrez ainsi un mélange parfait.

Quant au choix du coloris et de votre poudre, ne vous préoccupez ni de la couleur de vos yeux, ni de celle de vos cheveux. C'est uniquement le ton de la peau qui a de l'importance. Il y a des brunes qui ont un teint de blonde et des blondes qui ont un teint de brune, sans parler des cheveux teints ou décolorés.

Posez votre main sur une feuille de papier blanc et vous verrez si vous avez la peau blanche ou ambrée. En tout cas, quelle que soit votre carnation, je vous conseille des teintes bises, plus ou moins foncées. Une poudre rosée peut être d'un effet gracieux sur un teint très pâle. Ne choisissez jamais une poudre jaune. Elle vous donne un air morbide et tout le monde se croira obligé de vous demander des nouvelles de votre foie...

ANNE-MARIE

LES MERINGUES

J'ai souvent donné, soit dans ma rubrique « Féminités », soit dans mes conseils, la recette facile des meringues. Mais il se trouve toujours des lectrices pour me demander encore la composition de ce délicieux gâteau. Voici donc, pour elles toutes, deux nouvelles manières de préparer les meringues.

La recette

Pour douze meringues, battez six blancs d'œuf très ferme, ajoutez-y ensuite six cuillerées à soupe de sucre en poudre. Sur une feuille de fort papier blanc, étalez cette pâte en vingt-quatre tas égaux, espacés de trois centimètres, et saupoudrez-les de sucre.

Mettez à four très doux. Dès que les tas commencent à prendre couleur, retirez-les. Passez une cuillère en dessous, pour affaisser la partie qui n'est pas encore cuite. Il faut opérer prestement, sinon les meringues fondraient. On les laisse refroidir et, au moment de servir, on garnit l'intérieur avec de la crème Chantilly ou de la crème pâtissière, ou bien encore avec de la confiture.

On réunit ordinairement deux meringues de façon à en former des boules.

Crème pour meringues

Voici une crème pour les meringues que je vous conseille tout particulièrement. Prenez un blanc d'œuf, 60 grammes de sucre en poudre, 30 grammes de gomme adragante en poudre, 3 grammes d'écorce sèche de citron ou d'orange râpée.

Répandez la gomme adragante sur le blanc d'œuf, fouettez jusqu'à ce que le mélange tienne bien en neige, joignez-y le sucre en poudre et l'écorce râpée. Battez encore cinq minutes et garnissez-en vos meringues cinq minutes avant de servir.

Meringues pour le thé

Fouettez en neige dix blancs d'œuf, ajoutez-y ensuite dix cuillerées de sucre en poudre et 60 grammes de fleurs d'oranger praliné également en poudre (ce dernier ingrédient est facultatif). Lorsque le tout sera bien amalgamé, dressez vos meringues sur des feuilles de papier blanc, de façon suivante :

Remplissez de votre pâte une cuillère à bouche, et tournez la cuillère de manière que votre pâte prenne peu à peu la forme d'un champignon ; saupoudrez chaque rond de sucre, faites-les cuire sur des plaques de bois (je dis de bois pour empêcher les meringues de prendre trop de couleur en dessous ce qui arrive en les plaçant sur une tôle) à four très modéré.

Quand les meringues sont de belle couleur blonde, séparez-les du papier avec un couteau et mettez-les dans une étuve ou un endroit très sec.

Ces meringues se conservent dans des boîtes en fer-blanc. Elles auront la faveur de vos invités et on vous demandera où vous les achetez...



Ce manteau de flanelle grise est entièrement croisé et fermé par quatre boutons en forme de galettes trouées. Les manches bouffantes sont retenues par un poignet étroit. La ceinture large ajoute à l'allure sport.

DE-CI DE-LA...

Nous venons d'avoir les premières pluies et ensuite, très vite, le grand froid a fait son apparition. Beaucoup de femmes, en cette saison d'hiver, ont des lèvres sèches qui se crevassent facilement. Chaque soir, après le démaquillage, enduisez vos lèvres de beurre de cacao, et, aussi, à titre préventif, d'une légère couche de celui-ci, le matin, avant l'application du rouge. Si le beurre de cacao est difficile à trouver, le remplacer par un peu de crème nutritive, la même que celle employée pour le visage.

●

Dès les premiers froids, vos mains ont tendance à rougir. C'est un peu de congestion. Veillez, au point de vue général, à améliorer votre circulation du sang ; localement, appliquez à vos mains le système de douche écossaise, faites suivre un lavage à l'eau très chaude, d'un rinçage à l'eau très froide. Frictionnez-les ensuite à l'alcool. Et choisissez vos gants toujours un peu larges, afin qu'ils ne compriment pas vos mains.

●

Un courant d'air, une poussière incrustée aux bords des paupières, l'imprudence commise d'avoir frotté ses yeux avec des mains plus ou moins propres, et voici l'orgelet. Faites tous les jours, matin et soir, un bain d'œil avec de la camomille tiède et appliquez ensuite un peu de pommade à l'oxyde jaune d'hydrargyre. Ce simple moyen vous débarrassera de votre bobo en un rien de temps.

★ ECHOS DE LA SEMAINE

LA BATAILLE DES ÉTOILES



Le président Roosevelt vient de gagner la bataille des étoiles, commencée depuis plus de cinq mois...

On sait, en effet, que les officiers supérieurs américains étaient handicapés par le nombre restreint de leurs étoiles, devant leurs collègues britanniques qui sont souvent sous leur commandement tout en ayant le grade de maréchal (voir *Echos*, « Images » n° 781). C'est pourquoi le président Roosevelt a demandé, en août dernier, au Sénat d'approuver l'octroi d'une cinquième étoile à quatre officiers supérieurs dans chaque arme.

Le Sénat, qui avait auparavant approuvé l'étoile supplémentaire à la marine, vient de passer le *bill* concernant l'armée et l'aviation...

■ Les grades se rapportant à « cinq étoiles » seront ceux d'« amiral de la flotte » — pour la marine — et de « général de l'armée » — réservant ainsi l'exclusivité de « général des armées » au seul général Pershing.

■ Les cinq étoiles — dont le grade équivaut à celui de maréchal dans l'armée britannique — seront probablement décernés aux généraux Marshall, Arnold, Eisenhower et MacArthur — pour l'armée — et aux amiraux King, Leahy, Nimitz et Halsey — pour la flotte.

LA RETRAITE DE LORD TEMPLEWOOD

Lord Templewood — plus connu sous son premier nom de Sir Samuel Hoare — a récemment déclaré que la mission qu'on lui avait confiée à Madrid avait été bien remplie et qu'il était grand temps pour lui de rentrer en Grande-Bretagne... Son successeur à l'ambassade de Madrid n'a pas encore été désigné... Mais on présume, dans certains milieux de Londres, qu'il sera remplacé par un diplomate de carrière, Sir George Rendell, ex-ambassadeur à Sofia, et qui fut, plus tard, accrédité auprès du gouvernement royal de Yougoslavie à Londres. Sir George, qui est un catholique romain, serait « *the right man in the right place* »...

■ Quant à Lord Templewood, quand il revint à Londres, au début de novembre dernier, on pensa qu'il se verrait confier le poste nouvellement créé de ministre de l'Aviation Civile. Mais un autre tutélaire fut nommé : Lord Swinton.

■ Quelques jours plus tard, d'autres rumeurs associèrent son nom à un nouveau poste important dans la section britannique de l'administration d'après-guerre de l'Allemagne... Là aussi on se trompa, car ce poste alla à Ivone Kirkpatrick, du Foreign Office, célèbre surtout pour avoir mené, en mai 1941, l'interrogatoire de Rudolf Hess après son atterrissage en Ecosse.

■ Aujourd'hui, d'autres pronostics sont faits autour de la démission de Lord Templewood... Comme on considère qu'il est très ambitieux, on est convaincu, à Londres, qu'il aurait fait inscrire son nom sur la liste des futurs vice-rois des Indes... Mais certains milieux croient qu'il sera tenu en réserve pour une mission très spéciale — qu'on ne peut encore définir — mais qui est en relations étroites avec la paix — quand elle viendra...

L'IRRÉPARABLE OUTRAGE ?...

L'humour ne perd jamais ses droits aux Communes, même dans les discussions les plus sérieuses... Ainsi, l'autre jour, au cours du débat sur la reconstruction, on put entendre ce dialogue à la Chambre :

Le capitaine Cobb. — Avec tout le respect dû aux honorables dames, je considère, qu'aujourd'hui, un homme est tout aussi qualifié que n'importe quelle femme pour exprimer son opinion sur l'intérieur et les travaux du ménage.

La vicomtesse Astor. — Ce que vous dites est ridicule.

Le capitaine Cobb. — La noble dame ne l'a peut-être pas remarqué, mais la majorité des hommes dans ce pays, ont largement participé dernièrement aux travaux du ménage et à la lessive.

La vicomtesse Astor. — Les hommes ne l'ont fait que depuis cinq ans seulement, tandis que nous autres, femmes, nous le faisons depuis cinq mille ans !

Le capitaine Cobb. — Je fais mes compliments à la noble dame... Elle ne paraît pas du tout son âge...

LA SÉRIE DES V...



Une information d'Allemagne nous apprenait récemment qu'il y a quelques mois, Himmler avait personnellement présidé la réunion tenue, par vingt-sept savants et inventeurs allemands, à Landsberg, près de Munich. Le nouveau chef de l'Allemagne nazie prononça, au début du *meeting*, quelques phrases... d'encouragement. Il dit :

— C'est de votre ingéniosité et de votre aptitude à activer notre production que dépend le destin de l'Allemagne pendant les nombreuses générations à venir... Les armées allemandes défendront les frontières du Reich et offriront une *résistance inconditionnelle* à l'ennemi abhorré afin que vous puissiez avoir le temps nécessaire pour achever les armes destructrices dont les plans ont été approuvés par le Führer...

Car l'Allemagne a placé son dernier espoir dans les armes secrètes dont on promet au peuple la fabrication rapide chaque fois que l'on veut lui faire prendre son mal en patience. Ainsi l'on rapporte la mise au point de la *série des V* qui décideront, tôt ou tard (sic), de l'issue de la guerre...

■ Après le *V-1* et le *V-2* que nous connaissons déjà, il y aurait — en construction — un *V-3*, surnommé également le *bombardier américain*, et qui serait une sorte de super-bombe-volante capable de transporter une charge d'explosifs dix fois plus lourde que le *V-1*. D'après certaines sources suédoises, cette super-bombe-vola rait pilotée par deux aviateurs qui pourraient se en parachute quelques minutes avant que le proje teigne l'objectif.

■ Le *V-4* ou la *bombe-atomique* serait encore phase primaire de son invention, de même que le *bombe-glaciale* qui a déjà provoqué la mort de p Allemands qui travaillent à sa préparation.

■ D'après des informations de Berlin, le *V-6* et ne seraient autre que la *lourde bombe à gaz* et la *à feu liquide*... Toutes deux nécessiteraient un gran bre d'avions pour les lancer et Hitler, malgré tou terait à les employer par crainte de représailles il sait que les Alliés possèdent, eux aussi, à côté maîtrise des airs, une série d'armes mystérieuses n'hésiteront pas à utiliser contre lui.

LE QUATRIÈME MANDAT...

Quand, samedi prochain (20 janvier), expirera le sième terme » de Roosevelt, le Président des Eta n'aura pas servi 12 années complètes — comme le habituellement les gens. A cause du changement et 1937 qui a reporté l'expiration du *premier mandat* janvier au lieu du 20 mars, son premier mandat n que trois ans, dix mois et seize jours seulement au quatre ans.

■ Contrairement à la conviction générale, la prés ne raccourcit pas plus la vie de ceux qui en remp la charge que n'importe quel autre poste normal. la moyenne de l'âge des 31 présidents des Etats-Uni compris Roosevelt et Herbert Hoover, respecti âgés de 62 et 70 ans — est d'un peu plus de 68 an plus jeune âge enregistré à la mort d'un président fu de James Knox Polk (53 ans). Par contre, James A vécut jusqu'à l'âge de 90 ans.

DIALOGUE DES MORTS...



Il est très normal que les sa tes batailles qui se déroulent quelques années sur les divers du globe intéressent les grands taines de jadis... Ainsi, Anniba sar et Napoléon suivent, de là le déroulement des événements sont tellement captivés, qu'ils pas eu l'occasion de dire un mot... Puis, une accalmie surv les trois conquérants reprenner souffle...

— Ah ! si j'avais eu ces tanks, de mon temps... rait Rome maintenant ! s'écria Annibal.

— Et moi, si j'avais eu ces bombardiers géants terrompit César.

Quant à Napoléon, le regard toujours fixé sur la il réfléchit un instant, puis dit lentement, en poussa long soupir :

— Ah !... Et moi !... Si j'avais eu Gœbbels, le n ne se serait même pas douté, aujourd'hui, que j'a battu !...

UN COUPLE ROYAL

La jeune reine Alexandra de Yougoslavie, qui — me on l'a annoncé dernièrement — attend un « he événement » pour bientôt, a eu, comme l'exigent le constances actuelles, l'une des plus brèves lunes de Elle continua, ensuite, de vaquer à ses nombreuses pations. Elle se rend régulièrement aux bureaux Croix-Rouge de Londres où elle exécute certains tra routiniers, aide à l'emballage des colis aux prisonnie aux blessés et se livre à diverses autres tâches...

Avec son époux, le jeune roi Pierre, elle vit dans petite maison de la banlieue londonienne, près d'As Cette maison est garnie de meubles antiques, cadea mariage de la reine Marie de Yougoslavie, mère d Pierre... La vie que le jeune couple royal mène es plus simples et souvent, le dimanche, on les voit, deux, se promenant « bras dessus, bras dessous » vers les champs...

ARGENT... ARGENT...

— Même l'aveugle peut voir l'argent. — (*Proverbe nois*)

— Si vous n'êtes pas riche, soyez poli. — (*Proverb nois*)

— Un homme sans fortune est un loup sans dent (*Proverbe français*)

— Quand l'argent parle, la vérité se tait. — (*Pro russe*)



« Bien entendu, ce n'est pas un ersatz « authentique ». C'est seulement de l'imitation. »



AVIS

Le Tribunal Militaire a con- mné Madame Anna Osman ddik, propriétaire de pension une amende de L.E. 5, et à ffichage du jugement pour e durée d'une semaine, et ce ur avoir facturé à ses clients s tarifs plus chers que ceux posés par le Ministère du mmerce et de l'Industrie.



LES QUATRE REINES

Dans un livre intitulé *The four queens* qui vient de paraître à Londres, Evelyn Garrett donne quatre *sketches* intimes de la reine Elisabeth de Grande-Bretagne, de la reine Wilhelmine de Hollande, de Madame Roosevelt et de Madame Chiang-Kaï-Chek. Voici quelques lignes rapides sur chacune d'elles :

■ *Elisabeth.* — La duchesse (elle était duchesse d'York avant d'être reine) aimait la vie démocratique ; son déjeuner se composait souvent d'un plat à 1 shilling 1 penny avec les jeunes ouvrières — un pâté : 10 pence, et un pudding aux pommes : 3 pence. C'est elle qui établit dans la famille royale l'habitude de prendre place au théâtre dans la salle plutôt que dans la loge royale.

■ *Wilhelmine.* — La reine Wilhelmine éprouva une sorte de gêne quand elle constata que Bernard était en train de « moderniser » Juliana... L'idée ne lui sourit pas, car elle ne voulait pas que sa fille devienne une jeune fille gaie, élégante, moderne. De son côté, Juliana était désireuse de plaire à son mari.

■ *Eleanor.* — Elle donna, un jour, une *garden-party* à la Maison-Blanche pour 60 ex-condamnées, dont 49 étaient des négresses.

■ *Mei-Ling.* — Madame Chiang-Kaï-Chek garde une image du Christ sur son bureau. Sa machine à écrire est toujours à portée de sa main. Quand je la rencontrai, elle était en train de « taper » un article expliquant la théorie de son mari à l'égard de l'invasion japonaise : la résistance par la retraite.

NOUVELLES DE FRANCE

■ Le Dr *Serge Voronoff*, répondant à l'appel du général de Gaulle, vient d'arriver, par avion, en France, pour installer un hôpital spécialisé dans les opérations de greffe pour les soldats blessés, en vue d'empêcher les amputations des membres.

■ La Cour d'Assises de Paris a condamné à 10 ans de prison *Marcel Marguet* (57 ans) pour avoir fourni les illustrations d'un pamphlet publié en 1940 et intitulé « La lamentable histoire de Winston Churchill, descendant de Marlborough ».

■ Les difficultés persistantes des communications ont ramené, dans les rues de Paris, les vélos-taxis qui firent leur première apparition sous l'occupation. Tout de suite les soldats alliés les employèrent pour visiter Paris. Mais les prix montèrent si rapidement que le client se vit bientôt taxé de 200 à 250 francs pour une course moyenne — Etoile-Opéra, par exemple.

Aussi pense-t-on, maintenant, à réglementer les tarifs des vélos-taxis.

L'ARCHANCE



Il était jeune, robuste, et vibrant d'enthousiasme... Toutes ces qualités le désignaient d'office à la R.A.F... Il brûlait de servir son pays et d'obtenir ses « ailes » dans cette arme merveilleuse. Aussi courut-il vers le bureau de recrutement pour s'engager...

— Je dois vous poser, auparavant, quelques questions, lui dit l'officier recruteur. Premièrement, jouez-vous ?

— Oh ! non, monsieur !

— Buvez-vous ?

— Oh ! non, monsieur !

— Fumez-vous ? Jurez-vous ?

— Non, monsieur !

— Sortez-vous beaucoup avec les femmes ?

— Non, monsieur !

L'officier se rejeta sur le dossier de sa chaise, se croisa les bras, fixa longuement le jeune homme, puis laissa tomber lentement :

— Je me demande pourquoi vous avez besoin d'*ailes*... Vous les avez déjà !...

DEUX CHEFS POLONAIS

Le nouveau « gouvernement provisoire » qui vient de se former à Lublin (Pologne) est dirigé par deux figures importantes de la résistance souterraine : Osubka-Morawski, Premier Ministre, et le général Zimierski, ministre de la Guerre.

Edouard Boleslaw Osubka-Morawski n'est âgé que de 35 ans. Il est mince, long, et sa chevelure châtain clair est striée de larges mèches grises.. Il est l'incarnation-type du « Polonais moyen » et passerait inaperçu au milieu d'une foule, ce qui constitue un atout important pour un chef de la résistance. Bien des fois, des agents de la *Gestapo* lancés sur la piste des « éléments hostiles » en Pologne occupée ne se sont guère donné la peine de regarder à deux fois ce personnage... insignifiant. Morawski, jadis un socialiste, adhéra au parti communiste qui menait la lutte souterraine dès les premiers jours de l'occupation de la Pologne... Il parvint ensuite à traverser la frontière russo-polonaise en sa qualité de membre du parti communiste polonais clandestin.

Le général Michel Rola-Zimierski fut commandant en chef de « l'armée communiste souterraine ». C'est le « type » du militaire polonais moderne : robuste, affable et toujours prêt à vous écouter... Il fut jadis chef d'état-major du général Sikorski et l'appuya dans son opposition à la dictature du maréchal Pilsudski : ce qui lui valut cinq ans de prison... Brillant militaire, il récolta ses premiers lauriers en 1918, quand il organisa une brigade pour lutter contre les Allemands et les Autrichiens... Chargé, en 1942, d'organiser et de diriger secrètement les partisans polonais pro-soviétiques, il prit le nom de « général Rola » — comme, de l'autre côté de la barricade, le général Komorowski avait adopté celui de « Bor ».

IL N'Y A PLUS DE DISTANCES...

Le monde a tellement rétréci que nul point du globe n'est éloigné de plus de 60 *heures de vol* de n'importe quel aérodrome des Etats-Unis.

C'est ainsi qu'une usine américaine d'avions donnait récemment ce tableau :

De	*A*	*Voyage normal*	*Voyage par air*
New-York	Tchoung-King	18.850 km. (31 j.)	12.500 km. (38 h.)
New-York	Moscou	9.500 km. (8 j.)	7.550 km. (23 h.)
New-York	Londres	6.200 km. (5 j.)	5.600 km. (17 h.)
San-Francisco	Brisbane (Australie)	13.700 km. (21 j.)	11.750 km. (35 h.)
Chicago	Fairbanks (Alaska)	6.800 km. (8 j.)	4.550 km. (14 h.)

SIMPLES RÉFLEXIONS...

■ Dans une lettre adressée au rédacteur en chef d'un quotidien de Londres, une femme, habitant une campagne éloignée, écrivit : « Ma sœur et moi ne vivons pas tout à fait seules ici, car nous pouvons nous parler. Mais ce qui nous manque le plus, c'est une autre femme qui deviendrait le sujet de nos conversations.

■ Un soldat américain se plaignait l'autre jour : « Cette vie militaire commence à me *porter sur le système nerveux*, déclara-t-il. Chaque jour, je ressemble de plus en plus à ma carte d'identité ! »

■ Ce vieillard a, depuis de longues années, dépassé la centaine. Un reporter — indiscret comme d'habitude — vient lui demander le secret de sa longévité...

— C'est bien simple : des habitudes régulières, fut la prompte réponse du Mathusalem.

— Et quelle en est la plus importante ?

— Eh bien !... la respiration !...

■ Abraham Lincoln a dit un jour : « L'homme qui ne peut se vanter que de la renommée de ses illustres ancêtres ressemble à une pomme de terre : la seule bonne chose en lui se trouve sous terre. »

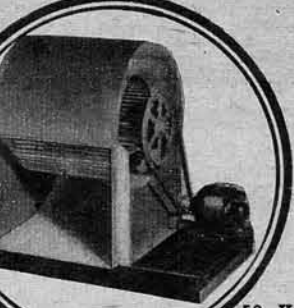
■ Les soldats qui se battent dans les jungles savent bien à quoi ils s'exposent s'ils mangent une quelconque de ces plantes vénéneuses qui poussent partout. Mais comme la liste des nourritures interdites est trop longue, on s'est contenté de conseiller aux soldats, dit un journal américain : « Vous pouvez manger tout ce que mangent les singes ! »

Et quelqu'un ajouta : « ...Vous pouvez même manger les singes !... »

■ Les pensées deviennent des mots ; les mots deviennent des actes ; les actes deviennent des habitudes ; et les habitudes forment la Destinée. — (*Anonyme*)

■ Si votre mari n'a pas besoin d'être surveillé, vous perdrez votre temps en le surveillant ; et s'il a besoin qu'on le surveille, vous perdrez encore plus votre temps si vous le surveillez...

N. A.



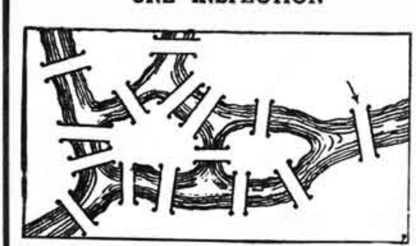






DELASSONS-NOUS...

UNE INSPECTION



Tracez dans la figure suivante le chemin que devra emprunter un officier pour inspecter les sentinelles postées aux ponts. Veillez à ce qu'il ne passe pas plus d'une fois par le même pont.

DICTIONNAIRE AMUSANT

Adversité. — Pierre de touche de l'amitié.

Affaires. — Tout ce qui sert à remplir la bourse.

Afféterie. — Défaut qui affaiblit les grâces et double les ridicules.

Bonhomie. — Le cœur en robe de chambre.

Critique. — Lettre de crédit pour les premières.

Méchanceté. — Petit couteau à dessert.

Mensonge. — Un lien social.

Principes. — Les passementeries de la politique.

Sagesse. — L'eau de Vichy nécessaire après la vie de garçon.

Cerveau. — La mansarde aux rêves et aux folies.

SAGESSE

Il est toujours bon de savoir quelque chose.

Gœthe

Nos antipathies nous jugent plus sûrement que nos sympathies.

Brunetière

Tout est cabales, même dans les sciences.

Buffon

Lisez lentement ; relisez plus lentement encore.

Fichte

Dans un esprit cultivé, il y a toujours un esprit libre.

Jules Ferry

DEUX SIECLES POUR DEMONTRER UN THEOREME

Il existe, en mathématiques, et principalement en arithmétique, plusieurs théorèmes dont on ne possède que l'énoncé. On sait qu'ils sont *vrais*, on les utilise, mais en dépit de tous les efforts des spécialistes, aucune démonstration rigoureuse n'a pu encore en être fournie. Parmi ces théorèmes, figurait la fameuse proposition de Goldbach, communiquée par son auteur à Euler, en 1742 : « Chaque nombre plus grand que deux peut être considéré comme la somme de trois nombres premiers ». Or elle vient d'être démontrée par un mathématicien russe, M. Vinogradow. Il a donc fallu pour cela attendre deux siècles. C'est un événement dans le monde savant.

L'ESPRIT DE ROMAIN ROLLAND

■ Quand un Français a des idées, il veut les imposer aux autres. Quand il n'en a pas, il le veut tout de même. Et quand il voit qu'il ne le peut, il se désintéresse des autres, il se désintéresse d'agir.

■ Le pire mal du monde est de ne pas vouloir ce que l'on veut, de ne pas oser ce que l'on a entrepris, de s'arrêter à mi-chemin d'une idée, errant de tous côtés ou revenant en arrière. La contradiction m'est plus insupportable que l'erreur. Quand j'accepte une idée, ce n'est jamais sans une sorte d'effroi, car je sais qu'elle est grosse d'un avenir redoutable, dont le mystère m'échappe ; mais en l'acceptant, j'accepte tout ce qui est en elle, et je me mépriserais, si je reculais devant la nécessité de mon esprit. Une telle faiblesse est le suicide de la raison.

■ Le sang qui coule pour la justice fait lever les grandes moissons de joie. La vie ne produit pas de jouissance plus haute que celle de la donner.

■ Le bonheur est de connaître ses limites et de les aimer.

■ On n'a pas tort de dire que la femme est la moitié de l'homme. Car un homme marié n'est plus qu'une moitié d'homme.

PHOTOS-DEVINETTES



Ce petit chien qui a l'air d'avoir si peur est un :

a) terrier
b) épagneul
c) collie
d) danois

Elevé au milieu de la grande place d'une capitale européenne, c'est:

a) la porte de Brandebourg
b) l'Arc de Constantin
c) l'Arc de Triomphe
d) la Colonne de Nelson

Le Dr Alexandre Flemming, un des médecins les plus célèbres du monde, a inventé :

a) la quinine
b) la pénicilline
c) le sulfanamide
d) l'eau de Jouvence

RIONS

PROFESSION REVEE

— *Que ferez-vous plus tard, si vous trompez toujours ?*
— *Météorologiste !*

●

La cliente. — Je ne suis pas co... te. Vous m'avez vendu un paraplu... m'assurant que le manche était fa... véritable ivoire d'éléphant. Or c... de l'imitation et le manche est cass...

Le commerçant. — Excusez-moi ... dame, mais ma bonne foi est enti... je ne pouvais pas prévoir que cet ... phant avait de fausses dents !

●

— Garçon ! il y a des souris ... la chambre.
— Envoyez un chat au 12 !

●

Vous avez tort de boire, disait un ivrogne : le vin vous fait t... cher à chaque pas.
— Pas du tout ; je n'ai pas to... boire, répondit-il ; mais j'ai seule... tort de marcher quand j'ai bu.

(VOIR PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Ca... Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)